

Gustave Laverderie par M.-J.-
M.

I . Gustave Laverderie par M.-J.-M.. 1831.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

702

GUSTAVE

Laverderie.

PAR M. J. M.

PARIS.

LECOINTE ET PUGIN, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N^o 49.

—
1851.

**GUSTAVE
LAVERDERIE.**

502

Y²

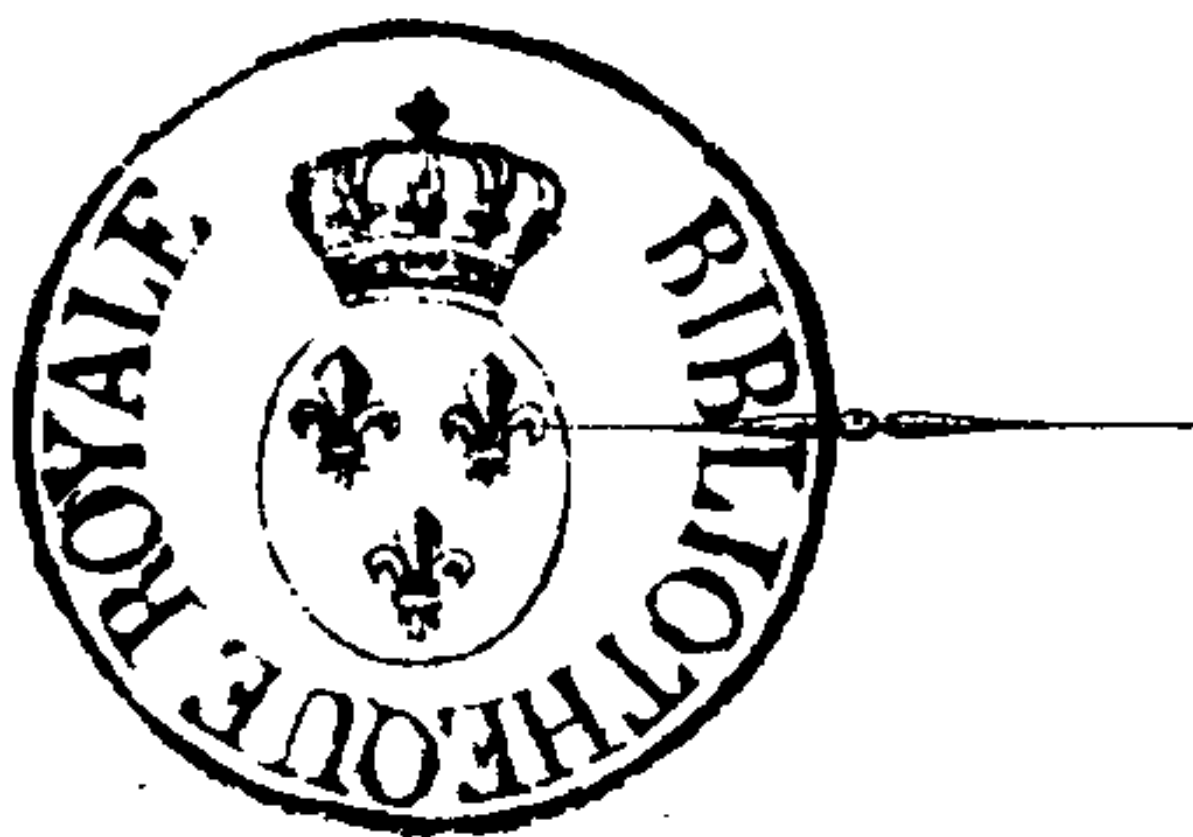
A-1055

IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N. 54.

GUSTAVE
LAVERDERIE,

PAR M. J. M.

L'honnête homme a l'avenir pour lui.



PARIS,
LECOINTE ET PUGIN, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

—
1851.

447

AVERTISSEMENT.

AU milieu de la préoccupation qu'excitent les débats des peuples et des gouvernemens, quand une révolution à peine achevée laisse la France dans toute l'effervescence des passions politiques, et que l'Europe s'agite violemment pour saisir une liberté qu'elle ne comprend pas encore, la publication d'un ouvrage entièrement

vj

étranger aux événemens du jour a peut-être besoin d'être justifiée.

On peut observer d'abord que ce Roman fut commencé sous l'influence du pouvoir oppresseur et susceptible que les événemens de juillet ont renversé. Alors il n'était permis d'être raisonnable qu'avec certaines restrictions; plus l'on voulait exprimer franchement l'horreur de la tyrannie et le dégoût de l'absurdité, plus il fallait éviter avec soin de parler des affaires du moment; c'était beaucoup que d'oser esquisser quelques aperçus de la révolution de 1789, et nous ne pûmes nous résoudre à faire moins.

D'ailleurs, nous n'avons pas eu la prétention de produire une œuvre po-

litique; notre but principal se rattachait plutôt aux intérêts de la vie privée; l'époque et le lieu de la scène sont à peu près indifférens en pareil cas, et la sympathie profonde qui ramène sans cesse un cœur français à s'occuper des destinées de la France a seule déterminé notre choix pour l'aurore des beaux jours de la patrie.

Nous concevons parfaitement qu'une curiosité plus vive s'attacherait à des récits liés à notre histoire récente; et cependant, quand même il nous aurait été possible de saisir l'à-propos sur ce point, nous aurions craint d'être moins vrai et moins vraisemblable, en écrivant sous l'empire d'impressions trop fortes et de faits non encore suf-

viii

fisamment médités. Au reste, les principes sont toujours les mêmes., quelle que soit l'application qu'on en fasse; nous avons eu l'intention de représenter un honnête homme dans les diverses circonstances d'une vie réelle et prise dans nos mœurs; et, si nous sommes compris par les âmes droites et généreuses, nous croirons avoir obtenu le succès le plus doux et le plus flatteur que nous puissions ambitionner.

GUSTAVE

LAVERDERIE.

GUSTAVE était fils d'un négociant de Bordeaux, retiré des affaires et jouissant d'une fortune considérable alors, mais qui de nos jours ne satisfèrait pas l'avidité de ces spéculateurs qui ne conçoivent pas l'idée de s'arrêter dans leur carrière, tant qu'ils voient de l'or à engloutir et dont les richesses ne connaîtraient pas de bornes, si la fortune, plus juste qu'eux, ne prenait soin de les avertir par une chute éclatante de la folie de leur ambition.

Fatigué de ses longs travaux, satisfait de son aisance et d'une réputation de probité justement acquise, M. Laverde-

rie n'imaginait pas pour lui d'autre bonheur que de finir tranquillement ses jours au sein de sa famille, doucement occupé de faire valoir l'héritage qu'il devait transmettre à son fils et de rendre heureux ses fermiers et toutes les personnes qui se trouvaient dans sa dépendance; mais, soit par un reste de faiblesse pour les chimères dont le vulgaire est ébloui, soit par un excès de tendresse pour ce fils, le plus jeune de ses enfans, et le seul qu'une mort prématurée n'eut pas enlevé à ses soins et à ceux de leur mère, il désirait vivement que Gustave parut sur le théâtre du grand monde et joignit les honneurs publics aux avantages dont il se trouvait déjà pourvu. Les vœux de Gustave ne s'accordaient point avec ceux de son père. Son esprit naturellement juste et pénétrant s'était

agrandi de tout ce qu'une éducation soignée, qui avait été commencée en province et terminée à Paris, avait pu y ajouter; il joignait à une instruction solide, à la connaissance des lois et des usages de l'époque, le goût des arts et de la littérature, des manières distinguées et le talent d'étudier les hommes. Il eût été fait pour prétendre à toute espèce d'emplois, si une âme trop ardente et trop enthousiaste du beau et du bien ne l'avait rendu incapable de flatter le pouvoir et de se rendre complice de mesures tyranniques ou ridicules. Préférant le bonheur domestique et les travaux et les délassemens de la vie champêtre à l'éclat d'une carrière publique, il aurait néanmoins fait le sacrifice de ses goûts au bien-être de ses concitoyens, s'il avait eu l'espoir d'y contribuer puis-

samment; mais il voyait dans le gouvernement et les établissemens publics trop de choses qui révoltaient ses idées de philosophie et de liberté pour ne pas sentir que sa franchise et son zèle à réformer les abus le feraient tomber vingt fois en disgrâce avant qu'il pût parvenir à un poste assez élevé pour rendre à la France quelque service important. Renonçant donc à servir la patrie en grand, il voulait se contenter de concourir à sa prospérité future dans la sphère modeste d'une famille, en faisant de ses enfans des citoyens justes et éclairés et en travaillant dans ses propriétés à perfectionner l'agriculture et l'économie rurale.

Telles étaient les raisons que Gustave opposait aux désirs de son père et qu'il énonçait avec plus de chaleur et d'éloquence encore qu'auparavant depuis

qu'il connaissait Aglaé de Béricourt, fille d'un jurisconsulte aussi riche que distingué dans sa profession. La beauté des traits et de la taille, une grâce piquante, des talens portés jusqu'à la perfection, un caractère doux et enjoué rendaient Aglaé bien aimable et bien propre à toucher le cœur d'un jeune homme sensible et presque sans expérience.

Gustave n'était pas beau ; il avait la figure peu régulière et le teint fort brun ; mais il faisait bientôt oublier ces imperfections par la douceur et la vivacité de ses yeux, la finesse de son sourire et l'expressive mobilité de sa physionomie. Il était d'ailleurs grand, bien proportionné et dans toute la force de la jeunesse et de la santé. Aglaé ne trouvait pas qu'il manquât de moyens de plaire ; elle avait du goût, elle connaissait la

bonne société de Bordeaux, elle avait vécu à Paris, y avait vu quelques personnes de la Cour, et se trouvait néanmoins forcée d'avouer que Gustave Laverderie avait plus de mérite et d'agrémens que tous les hommes qu'elle avait connus jusqu'alors. Son cœur fut bientôt d'accord avec son jugement, et Gustave, qui s'enivrait d'amour auprès d'elle, ne tarda pas à se flatter d'être payé de retour ; déjà les grands yeux noirs d'Aglaé lui avaient involontairement appris presque tout ce qui se passait dans son âme quand il osa solliciter et obtint l'aveu des sentimens qu'il avait inspirés.

Qu'il fut heureux de l'espérance de posséder celle qu'il aimait ! Être l'époux d'Aglaé ! Quels doux rêves de félicité cet avenir présentait à son imagination ! M. Laverderie aurait désiré pour son fils

une alliance plus brillante du côté de la naissance ; mais celle-ci offrait d'ailleurs tant de convenances, son fils semblait surtout devoir en attendre tant de bonheur, qu'il ne se refusa pas long-temps à ses sollicitations et à celles de madame Laverderie ; quoiqu'elle eut partagé les espérances ambitieuses de son mari, elle y renonçait alors pour désirer vivement un mariage qui rendait heureux et fixait auprès d'elle ce fils, objet d'une tendresse passionnée. La demande de la main d'Aglaé fut favorablement accueillie par son père ; mais une légère discussion s'étant élevée relativement aux clauses du contrat, une semaine s'écoula sans qu'on se fut engagé.

Dans cet intervalle une affaire assez importante réclama la présence de M. Laverderie ou de son fils à quelques

lieues de Bordeaux. Gustave fit le sacrifice de s'éloigner; son père restait chargé de ses intérêts; simple et bon par caractère, il était disposé à toutes les concessions qu'on pouvait raisonnablement demander, et les deux amans se séparèrent persuadés qu'ils se reverraient bientôt, avec la certitude d'être l'un à l'autre.

Gustave fut à son grand regret forcé de prolonger son absence de plusieurs jours; les premières lettres de son père lui annonçaient des progrès dans la négociation qui l'intéressait si vivement; il parut ensuite qu'on opposait à M. Laverderie des lenteurs et une indécision dont il ne comprenait pas les motifs; enfin il cessa tout-à-coup d'écrire, et Gustave, se trouvant depuis trois jours sans nouvelles et ne pouvant plus résis-

ter à son inquiétude, termina précipitamment ce qui lui restait à faire et retourna vers Bordeaux, agité de mille craintes différentes.

» Comment se porte mon père, s'écria-t-il en arrivant. — Bien, monsieur. — » Et ma mère? — Très-bien aussi; vous les trouverez tous deux dans leur appartement. » Gustave s'y précipita. L'air consterné de son père, et sa mère qui fond en larmes en l'embrassant, tout le glace d'effroi et lui ravit l'usage de la parole; il se hasarde enfin à prononcer le nom d'Aglaé,.... « Que lui est-il arrivé? » demande-t-il, et il tremble déjà d'entendre une réponse. — Rien, mon fils, mais..... — Dieux! s'écria-t-il, elle m'abandonne! » Et, le silence de ses parens lui confirmant ce cruel soupçon, il se laissa tomber sur une chaise dans

l'accès d'un violent désespoir. Les caresses et les consolations les plus tendres parvinrent à le rendre à lui-même et à lui donner assez de calme et de courage pour écouter les détails de son malheur.

Tandis que monsieur de Béricourt semblait éluder de conclure le mariage de sa fille avec Gustave, le bruit s'était vaguement répandu qu'il la donnait au marquis de L***. Le marquis appartenait à l'une des plus illustres familles du royaume; c'était un homme de trente-cinq ans, médiocre sous le rapport de l'esprit et du cœur, irrésolu, susceptible et peu expansif, il eût été fort gauche dans la société, si le bon ton qu'il s'était fait une étude particulière d'acquérir n'avait suppléé quelquefois à ce qui lui manquait en moyens naturels. Le vernis du grand monde et une assez belle

figure formaient à peu près tout le mérite personnel dont il était pourvu, et dont il ne laissait pas d'être presque aussi vain que de sa haute naissance et de son crédit à la cour. Il possédait une terre aux environs de Bordeaux, il y faisait de fréquens voyages et Gustave l'avait vu quelquefois chez M. de Béricourt, son voisin de campagne. Il rendait des hommages à la belle Aglaé, mais rien n'annonçait qu'il eût sur elle des vues sérieuses; Gustave craignait d'autant moins ce rival que sa maîtresse paraissait peu touchée de ses soins et s'en moquait assez volontiers.

Il était à Paris lorsque Gustave demanda la main d'Aglaé, mais il arriva à Bordeaux le jour même où Gustave fut forcé de s'en éloigner. Ses amis lui racontèrent les petits événemens qui

s'étaient passés dans la ville et dans la société pendant son absence; ils lui parlèrent de l'union projetée entre Gustave et mademoiselle de Béricourt. A cette nouvelle, le marquis se décida tout à coup à une chose qu'il avait longtemps débattue intérieurement, sans pouvoir prendre un parti : il écrivit à M. de Béricourt pour lui demander sa fille, et appuya sa proposition de tout ce qu'il put imaginer de flatteur pour le père, de galant et de tendre pour la fille. Depuis longtemps les charmes d'Aglaé et son aimable caractère avaient fait une impression assez vive sur le marquis; sa fortune le tentait, car, bien que la sienne propre, augmentée du revenu de ses places, lui donnât toute l'aisance désirable, celle d'Aglaé lui semblait encore convenir merveilleusement au rang qu'il

occupait dans le monde.... Le marquis était assez de l'avis de cet évêque qui disait qu'un *honnête homme ne peut pas vivre avec cent mille livres de rente*. D'un autre côté il était retenu par quelques considérations ; il se sentait une certaine répugnance à se marier, à renoncer à la parfaite indépendance dont il jouissait depuis plusieurs années ; la naissance d'Aglaé n'était pas assortie à la sienne. Mais en apprenant que peut-être il n'était plus temps de prétendre à elle, il lui sembla qu'il l'aimait éperdûment, qu'il ne pouvait se passer d'elle et qu'il serait très humiliant pour lui qu'on put se figurer qu'il avait été supplanté par un homme tel que Gustave, le fils d'un négociant ! Un jeune écervelé d'autant plus méprisable qu'il se mêlait de prendre

des airs de philosophe ! Le marquis de L*** avait été outré de subir un pareil affront ; il n'éprouva pas ce chagrin. On demanda quelques jours pour réfléchir à ses propositions, mais la réponse fut telle qu'il la désirait, et, dans la joie de son triomphe, il n'eut rien de plus pressé que de confier à cinq ou six de ses amis que les bruits que l'on avait fait courir sur le compte de mademoiselle de Béricourt étaient bien ridicules et tout-à-fait dénués de fondement, puisqu'elle allait devenir sa femme dans deux mois.

Cependant M. Laverderie, impatienté des obstacles qu'il rencontrait et craignant qu'ils ne présageassent une rupture définitive, se rendait un matin chez le père d'Aglaé, afin de le presser encore de conclure, en lui offrant quelques

concessions qu'il croyait pouvoir le déterminer, lorsqu'il rencontra un vieil ami à qui depuis long-temps il avait l'habitude d'ouvrir son cœur sur ses affaires et ses intérêts de famille. Il apprit de cet homme respectable, qui le tenait d'un des confidens du marquis, le changement survenu dans la destinée d'Aglaé. Ne pouvant croire encore à cette étrange nouvelle, il se hâta d'arriver chez M. de Béricourt qui, aux premiers mots de l'objet de sa visite, s'excusa poliment, en lui disant qu'il s'était proposé de lui annoncer le jour même que le mariage projeté ne pouvait avoir lieu. L'explication fut vive de la part de M. Laverdère, affligé du malheur de son fils et ressentant une assez juste indignation de cette espèce de manque de foi; il reprocha à M. de Béricourt de sacrifier sa fille

à des vues d'ambition. Celui-ci, toujours modéré dans ses efforts pour se justifier et pour calmer son interlocuteur, l'assura qu'Aglaé n'éprouvait aucune répugnance pour l'engagement qu'il venait de contracter pour elle et que sans doute elle lui ferait connaître elle même ses dispositions. En effet M. Laverderie reçut dans la journée le billet suivant :

« Monsieur,

» J'apprends que vous craignez que je
» ne sois malheureuse du sort que mon
» père me destine, et je m'empresse de
» vous assurer que ses intentions n'ont
» rien que de satisfaisant pour moi.
» Je n'en suis pas moins très-sensible à
» l'honneur que vous vouliez me faire
» en me recevant dans votre famille et

» aux marques de bienveillance que
» vous m'avez données ;

» Agréez, monsieur, l'expression de
» ma reconnaissance et croyez aux sen-
» timens, etc.

« AGLAÉ DE BERICOURT. »

Consterné, et ne sachant comment instruire Gustave du renversement de ses plus chères espérances, M. Laverderie avait laissé passer plusieurs jours sans lui écrire ; et, lorsque Gustave fût accouru pour connaître la cause du silence de son père, celui-ci lui raconta tout ce qu'il savait, lui montra la lettre d'Aglaé, et l'exhorta fortement à oublier une femme inconstante qui ne méritait pas de troubler son repos.

Mais que les raisonnemens de l'amitié sont froids auprès des brulantes agitations de l'amour ! Gustave se retira de

bonne heure pour ne pas affliger ses parents du spectacle de sa douleur, mais il ne ferma pas l'œil de la nuit. Surpris autant que désespéré, son esprit s'épuisait à chercher la cause de ce malheur qu'il ne comprenait pas. Tantôt il pensait qu'on l'avait apparemment calomnié auprès d'Aglaé, qu'elle devait souffrir de renoncer à lui, qu'il ne lui serait pas impossible de se justifier et de reprendre ses droits sur son âme; tantôt se rappelant le calme parfait qui régnait dans ce billet dont la lecture lui avait percé le cœur et réfléchissant aux titres et au rang de celui qu'elle lui préférait, il ne doutait pas que la vanité seule n'eût dirigé sa conduite et qu'il ne dût la regarder comme la plus légère et la plus perfide des femmes; puis, son imagination se reportant tout-à-coup à ce moment

plein de charmes où il avait reçu l'aveu de son amour, croyant encore sentir sa main trembler dans les siennes et voir ses beaux yeux prendre une expression si douce et si tendre, il ne lui semblait plus possible que cet être angélique eût si tôt trahi ses sermens et ne se fit qu'un jeu de livrer au désespoir l'amant le plus sincère et le plus passionné : il se la représentait comme une innocente et triste victime de l'autorité paternelle, et la pitié que lui inspirait son sort lui faisait pour un moment oublier ses propres douleurs. « Sans doute, se disait-il, on » lui a dicté ce fatal billet, on l'a forcée » de l'écrire. » Mais Aglaé ne dépendait que d'un père dont elle était idolâtrée et qui, veuf depuis longtemps et n'ayant pas d'autres enfans, n'avait jamais fait soupçonner qu'il fût capable

d'user de la moindre violence envers cette fille, unique objet de ses affections. Gustave se perdait en conjectures et peu s'en fallait que ses tourmens ne lui parussent insupportables; il prenait vingt résolutions dont il reconnaissait aussitôt la folie ou l'inutilité; enfin il se décida à tenter d'avoir un entretien particulier avec Aglaé dès que l'heure lui permettrait de se présenter chez elle. Il voulait entendre la vérité de sa bouche; il voulait se donner le triste plaisir de l'accabler de reproches, si elle était telle que les apparences ne le faisaient que trop présumer, et il attendit dans un état d'anxiété impossible à décrire, le moment de cette entrevue si différente de toutes celles qu'il avait eues jusqu'alors avec la femme charmante qu'il adorait encore.

Il avait craint de n'être pas admis chez M. de Béricourt, mais il n'éprouva aucune difficulté à pénétrer auprès d'Aglaé; il avait choisi une des heures où son père était ordinairement retenu loin d'elle par ses affaires et il la trouva seule, occupée à chanter devant son piano. Avant qu'elle le vit, il eut le temps de contempler un instant cette beauté gracieuse et séduisante, de recueillir quelques sons de cette voix douce et mélodieuse qui connaissait le chemin de son cœur; immobile, hors de lui-même, il oubliait son indignation pour ne ressentir que des transports de tendresse mêlés de regrets douloureux, quand Aglaé, s'apercevant de sa présence, se leva précipitamment, rougit, pâlit, baissa la tête et fut obligée de se rasseoir..... Gustave allait tomber à ses pieds, mais

Aglaé reprenant tout-à-coup un air froid et serein leva les yeux sur lui et lui fit signe avec la main de prendre un siège qui se trouvait auprès d'elle; glacé par ce changement de physionomie, il s'assit en cherchant en vain des forces pour exprimer les mouvemens tumultueux de son âme.

Aglaé, voyant qu'il gardait le silence, se décida à commencer la conversation
« Vous paraissez ému, M. Laverderie,
» lui dit-elle; je m'attendais à plus de
» courage de votre part.... J'espérais n'a-
» voir pas le regret de vous affliger en
» prenant le parti que la raison me com-
» mandait. — Plus de courage! La rai-
» son! s'écria Gustave. Juste ciel! que
» signifient ces paroles? Est-ce Aglaé qui
» parle ?.... Aglaé! de grâce, expliquez-
» moi votre conduite! expliquez-moi ces

» douleurs que vous me causez et dont
» le contre coup ne paraît même pas
» vous atteindre! Vous contraind-on à
» donner votre foi au marquis de L***?
» — Mon père m'aime tendrement, il
» est bon; si je ne m'étais pas trouvée
» d'accord avec lui, il n'aurait sûrement
» pas voulu me contraindre..... — Ainsi
» donc, interrompit Gustave; il n'est
» que trop vrai que vous me sacrifiez de
» sang froid à l'intérêt et à la vanité! Je
» cherchais à ne pas voir cette affreuse
» réalité! Femme ingrate et perfide!.....
» Ah! vous n'ignoriez pas que de mon
» côté du moins l'amour le plus ardent
» et le plus vrai présidait à nos engage-
» mens, que votre inconstance me per-
» cerait le cœur de mille poignards! Non
» vous ne m'avez jamais aimé; vous vous
» êtes jouée de ma crédulité..... — Que

» vous êtes injuste Gustave ! s'écria-t-elle
» avec vivacité. Je ne vous ai pas trom-
» pé, j'en suis incapable ; vous aviez mon
» amour et vous l'avez peut-être encore..
» Mais ce sentiment fragile qui devient
» souvent la source de tant de peines,
» n'ai-je pas dû le sacrifier à des avan-
» tages plus solides, à des considérations
» dictées par la sagesse ? Quand vous
» serez plus calme vous jugerez comme
» moi de la position où je me suis trouvée.
» Croyez moi, il fallait que je renonçasse
» à devenir votre femme, mais je me
» ferai toujours un plaisir d'être votre
» amie.... Ne voulez-vous pas de mon
» amitié, Gustave ? ajouta-t-elle en lui
» tendant la main. » Mais Gustave ca-
chant sa tête entre les siennes : « Aglaé !
» Aglaé ! s'écria-t-il d'une voix étouffée,
» laissez-moi ! Sans doute vous ne con-

» naissez pas plus l'amitié que l'amour!..
» votre âme répondait à la mienne; je
» J'avais crû que perds des illusions qui
» m'étaient bien chères.... Adieu! Adieu
» pour toujours, vous que j'ai tant aimée!
» Votre vue me devient un supplice trop
» accablant.... » Et ils'enfuit précipitamment, laissant Aglaé flattée au fond d'inspirer une passion si vive, touchée du chagrin qu'elle causait, mais fort étonnée et même un peu piquée de ce qu'on ne comprenait pas qu'une femme dût sacrifier beaucoup de choses à la perspective de devenir madame la marquise de L*** et d'être présentée à la cour.

Dans la première violence de son désespoir, Gustave eut un moment l'idée d'attenter à ses jours, mais il fut retenu par son amour pour ses parens, dont il ne voulait pas livrer la vieillesse

à de cruels regrets. Bientôt des pensées d'un ordre philosophique se joignirent aux sentimens de la nature pour lui donner la force de supporter son existence; il se disait qu'elle appartenait à ses semblables; qu'il était comptable envers la société des talens et des moyens d'être utile qu'il devait à ses institutions; que si, dans le cours de sa vie, il trouvait l'occasion de faire un peu de bien, il ne regretterait sûrement pas de l'avoir conservée; un sentiment confus l'avertissait aussi, qu'à peine âgé de vingt-quatre ans, il y aurait de la folie à désespérer de son sort, sur lequel tant d'événemens, peut-être même tant de changemens dans ses goûts et dans son caractère pouvaient encore influencer. Mais cette pensée consolante d'un avenir plus heureux ne s'offrait à lui que

bien rarement, et toujours enveloppée d'un épais nuage; la trace profonde et récente de son malheur semblait avoir effacé de son âme toute impression de plaisir, et jusqu'à l'espérance, ce charme indéfinissable des misères humaines, qui naît de nos chagrins même et survit à tant de calamités! Le bouleversement de sa destinée avait produit sur son esprit un effet d'autant plus terrible que plein de confiance en celle qu'il aimait et tout entier aux espérances les plus douces et les plus enivrantes, il avait été fort loin de prévoir cet étrange événement. Il ne pouvait plus aimer Aglaé dont le cœur froid et l'esprit frivole se trouvaient si peu d'accord avec ses sentimens élevés et nobles, mais ses charmes occupaient vivement son imagination et lui faisaient

croire qu'il ne pourrait jamais aimer une autre femme, ou que s'il lui arrivait encore de céder à la séduction des grâces et de l'apparence des vertus, il ne tarderait pas à être désenchanté par les mêmes travers ou par des vices plus odieux encore. De telles idées étaient désespérantes pour Gustave, qui, dans le secret de son cœur, n'avait jamais soupiré pour d'autre félicité que celle que peut donner l'amour et l'accomplissement des devoirs d'époux et de père; il était oppressé par les regrets, l'avenir était vide pour lui; inaccessible aux soins qu'on apportait à le consoler et le distraire, une sombre mélancolie s'empara de toutes ses facultés, et sa paleur attesta bientôt le dérangement de sa santé.

Dans le même temps, M. de G***,

chef d'une administration importante, écrivit à M. Laverderie pour l'engager de nouveau à envoyer son fils à Paris, et à lui confier le soin de son avancement. Quoique M. de G*** appartînt à la classe de la noblesse, une amitié solide s'était depuis long-temps établie entre M. Laverderie et lui; elle était due à la conformité des caractères et à des services mutuels rendus toujours avec le même empressement de part et d'autre. M. de G*** n'avait pas d'enfans; il s'intéressait à Gustave, dont il avait suivi les progrès, et qui lui paraissait digne d'être lancé dans la carrière des places que, par suite de l'habitude de faire son bonheur des succès qu'il y avait obtenus, il regardait comme le véritable élément du mérite. Son opinion et ses intentions obligeantes

avaient, comme nous l'avons vu, rencontré une forte opposition dans les goûts de Gustave; cependant un de ses amis intimes venant d'être élevé au ministère avec des circonstances qui présageaient un long crédit, la conjoncture lui parut trop favorable pour ne pas renouveler ses instances; il offrait pour le jeune homme un emploi fort agréable dont il pouvait disposer, en attendant l'occasion d'avoir recours à la protection du ministre.

M. et madame Laverderie accueillirent ces propositions avec d'autant plus d'avidité qu'ils espéraient qu'une vie nouvelle et plus dissipée apporterait quelque diversion au chagrin de leur fils. Gustave ne fut pas difficile à persuader cette fois; presque indifférent à sa destinée future, il saisit avec assez

de plaisir l'idée d'employer, au profit des autres, des heures qui maintenant lui semblaient d'une lenteur assommante. D'ailleurs le nom d'Aglaé, qui frappait souvent ses oreilles, son souvenir que presque chacun des objets qui l'entouraient retraçait forcément à son imagination, lui avaient rendu très pénible le séjour de sa ville natale; et, malgré le regret de s'éloigner de ses tendres parens et de quelques amis de sa première jeunesse, il sentit, en quittant Bordeaux, le premier mouvement de joie qu'il eût éprouvé depuis longtemps.

C'était au printemps de l'année 1788. Gustave se ressentit d'abord de l'effet ordinaire des voyages; le changement de situation, le mouvement, la variété des objets qui s'offrent à notre vue nous

font sortir malgré nous du cercle de nos pensées habituelles ; et, si nous sommes livrés à de grandes douleurs, le voyage ne nous console pas, mais il nous distrait, et c'est déjà beaucoup pour la conservation de notre être. Bientôt la joie qui semblait animer toute la nature, la verdure naissante, l'aspect riant des campagnes et les sites enchanteurs des plus belles contrées de la France, agirent sur Gustave d'une manière plus efficace encore et firent peu à peu rentrer le calme dans son âme. Ses réflexions prirent une teinte moins sombre ; il était encore loin d'être content de sa destinée, mais il pouvait arrêter tranquillement ses pensées sur lui-même, et déjà l'espoir lointain d'être heureux commençait à poindre pour lui dans l'obscurité de l'avenir.

Il lui avait semblé jusque-là qu'il lui aurait été impossible d'éviter son malheur, que rien ne le garantissait d'en éprouver d'autres du même genre, et que la sensibilité vive et profonde qui faisait essentiellement partie de son existence, ne devait être pour lui que la source des plus cruels tourmens; il se croyait en quelque sorte réprouvé par le sort. Cette triste persuasion s'évanouissait à mesure qu'il devenait plus capable d'approfondir la cause de ses chagrins, et de tirer de l'ordre général des choses des considérations qui ne s'étaient pas encore offertes à son esprit. « Eh quoi! se disait-il en roulant » dans sa chaise de poste et promenant » autour de lui des regards charmés, » eh quoi! la nature si belle, si féconde » et si prévoyante aurait-elle voué au

» désespoir quelques-unes de ses pro-
» ductions ? L'humble violette et le
» chêne majestueux trouvent le sol qui
» favorise leur croissance, le zéphir sert
» leurs amours et le soleil mûrit leurs
» fruits ; l'oiseau se choisit une compa-
» gne, élève une famille, et ses chants
» joyeux attestent son bonheur ; les
» prairies nourrissent les troupeaux et
» sont embellies par eux ; la sombre
» épaisseur des forêts protège leurs ha-
» bitans sauvages, et l'insecte imper-
» ceptible achève en paix sa carrière
» sur les feuilles de rose où les regards
» de ses ennemis ne peuvent l'atteindre ;
» l'homme dont l'imagination varie les
» besoins à l'infini, trouve dans son in-
» dustrie les moyens d'y pourvoir ; il
» est des plaisirs sans nombre pour le
» voluptueux, des richesses pour l'a-

» vare, du pouvoir et des titres pour
» l'ambitieux; et moi, qui ne demande
» qu'un cœur qui réponde au mien,
» serai-je donc seul excepté des libéra-
» lités de la nature? Il y a des êtres souf-
» frans sans doute, tous finissent par
» se détruire, et nos esprits comme nos
» corps sont sujets à des maux passa-
» gers que nous devons le plus souvent
» à notre imprévoyance et à nos fausses
» combinaisons; mais aucun individu
» n'apporte en naissant des besoins im-
» possibles à satisfaire. Cette femme ai-
» mable et sensible dont l'image est
» gravée au fond de mon âme et qui
» peut seule faire le charme de ma vie,
» pourquoi n'existerait-elle pas? Pour-
» quoi désespérerais-je de la rencon-
» trer un jour, et si j'ai éprouvé la dou-
» leur déchirante d'être trahi par l'oh-

» jet de mes vœux, de reconnaître qu'il
» était indigne de l'amour qu'il m'avait
» inspiré et des regrets que me causait
» sa perte, la faute n'en est-elle pas à
» moi-même, à ma faiblesse, aux er-
» reurs de mon imagination? Séduit par
» l'éclat d'une beauté bien faite assuré-
» ment pour émouvoir mes sens, mais
» qui n'aurait pas dû décider de ma
» destinée entière, ai-je tâché de décou-
» vrir si elle se trouvait unie aux qua-
» lités morales que je savais être néces-
» saires à mon bonheur? Non, je me
» suis laissé entraîner par mon premier
» mouvement avec l'étourderie d'un en-
» fant; mon imagination a décoré mon
» idole de toutes les perfections que je
» lui souhaitais; mon jugement endor-
» mi, repoussant les indices qui au-
» raient pu servir à l'éclairer, ne s'est

» à moitié réveillé qu'au moment où je
» subissais la peine attachée à ma légè-
» reté. Que l'homme changeant et peu
» délicat, qui n'a jamais deviné les char-
» mes d'un amour fondé sur l'estime,
» qui ne croit pas à la constance et qui
» regarde le mariage comme une affaire
» de convenance et d'usage, fasse su-
» perficiellement un choix dont ne dé-
» pend pas le bonheur où le malheur de
» sa vie ! Moi, je devais suivre une autre
» route. Le sort me réserve, peut-être,
» beaucoup de traverses ; peut-être je
» n'obtiendrai jamais le bien auquel
» j'aspire, ou la mort ne me laissera pas
» le temps d'en jouir, mais du moins
» l'espérance ne m'est pas interdite, et
» je ne dois imputer qu'à moi les se-
» cousses dont mon âme est encore
» ébranlée..... »

C'est ainsi que Gustave recouvrait insensiblement la raison et la sérénité qui lui étaient naturelles. Le séjour de Paris et de Versailles acheva de l'arracher à ses tristes souvenirs et de lui rendre toutes ses forces physiques et morales; les graves questions de philosophie et de politique, qui occupaient diversement toutes les têtes, et que chacun discutait à sa manière, absorbèrent, en grande partie, ses pensées; ainsi que tous les vrais amis de la patrie et de l'humanité, il attendait avec des espérances mêlées d'inquiétude les événemens qui se préparaient. Parmi les nombreuses personnes des diverses classes de la société avec lesquelles il se trouvait en rapport, il fréquentait de préférence les hommes instruits et dé-

s'intéressés dont l'expérience éclairait sa raison et qui ne dédaignaient pas de profiter eux-mêmes des élans d'une âme toute neuve que l'habitude n'avait pas familiarisée avec le vice et l'absurdité; ce mutuel échange d'idées et de sentiment devenait pour lui la source de plaisirs vrais et purs. Il était rare qu'il rencontrât de tels hommes dans les rangs de la noblesse et du clergé, mais ces deux ordres se faisaient néanmoins un honneur de les accueillir, et la liberté de penser et de parler était alors portée à tel point que des déclamations et des railleries contre les privilèges, l'orgueil de la naissance et le pouvoir sacerdotal se faisaient entendre aux soupers des ducs et des marquises, et retentissaient dans les salons des évêques et des cardinaux. Toutes ces per-

sonnes se prêtaient avec grâce à la manifestation des opinions, lors même qu'elles ne pouvaient ou n'osaient les partager; la raison était alors une mode à laquelle on croyait devoir faire au moins quelques sacrifices apparens; il eut été ridicule de repousser tout-à-fait la vérité et de ne pas encourager les progrès de l'esprit humain, ne fût-ce que par quelques sourires; mais on espérait bien que tout cela se bornerait à des discours, et que l'ordre des choses était trop solidement établi pour qu'il pût être renversé par des ressorts aussi vils que les intérêts du tiers-état et le besoin universellement senti de la liberté des consciences. Gustave avait donc de fréquentes occasions d'approfondir et de développer ses sujets favoris de conversation; sa promptitude à

saisir les idées des autres , la clarté des siennes , la force convaincante de ses raisonnemens , le charme de son élocution , la modération de ses principes , son amour de l'ordre et de la justice lui conciliaient les suffrages des gens de goût et l'estime des gens de bien ; plus d'une fois la jalousie , forcée au silence par l'approbation générale , appela de ses vœux secrets le jour de sa vengeance contre lui.

Si les droits de l'humanité et les grands intérêts de la nation occupaient vivement Gustave , ils ne s'emparaient pourtant pas exclusivement de son attention ; à portée de voir et d'entendre beaucoup de choses , chaque jour lui fournissait sur l'intérieur des familles et les particularités de la vie privée d'abondantes observations , qui toutes

concouraient au perfectionnement de son caractère et de son intelligence. Chez lui rien n'était perdu pour la réflexion. Ecartant le prisme des grandeurs et de l'opulence, et dépouillant chacun du manteau dont le couvrait l'hypocrisie ou la faiblesse, il voyait l'espèce humaine à découvert, et trouvait dans sa bizarrerie et sa diversité un aliment inépuisable pour sa curiosité. Sur la vaste scène qui se déployait devant lui, il observait l'envie et l'intérêt personnel, audacieux et entreprenant, se glissant partout et prenant toutes les formes, s'emparant presque exclusivement des biens et de la considération mérités par les vertus et les talens, souvent réduits à se cacher; l'ignorance et les préjugés moissonnant, au hasard, le champ des découvertes; le charlata-

nisme exploitant la crédulité publique ; la médiocrité orgueilleuse et rampante persécutant le mérite modeste et fier ; la jeunesse inconsidérée et frivole dédaignant les conseils de l'expérience et de la raison ; la vieillesse intolérante et oublieuse sévissant avec rigueur contre les penchans , délices de son jeune âge. Il voyait la plupart des hommes lancés dans une carrière opposée à leurs goûts et à leurs moyens ; chacun satisfait de lui-même , mécontent de son sort , méprisant les autres et leur enviant leurs avantages naturels ou acquis ; et , s'il découvrait quelque sage isolé , ne connaissant ni l'ambition ni la haine , en paix avec lui-même , indulgent pour ses semblables et jouissant tranquillement d'un bonheur dû moitié au hasard , moitié à la raison , il re-

marquait aussi que la foule en faisait l'objet de ses railleries, de ses censures impitoyables, et ne pouvait lui pardonner de s'écarter des routes battues de la sottise et des passions avilissantes. L'impression produite sur son esprit par les actions dont il était témoin, lui servait à juger des siennes, et les découvertes qu'il faisait dans son propre cœur lui indiquaient souvent ce qui se passait dans celui des autres. Des faits sur lesquels il établissait les règles de sa conduite particulière, il remontait également aux lois de la morale publique; il travaillait à mettre d'accord ses penchans et ses opinions, et il le désirait trop sincèrement pour n'y pas réussir; il cherchait aussi les moyens de concilier le maintien de l'ordre général avec l'exercice de la liberté individuelle, et

ils ne lui paraissaient pas impossibles à trouver , mais il aurait fallu le concours de tant de volontés pour faire de ses spéculations une heureuse réalité, qu'un soupir terminait ordinairement ses méditations à ce sujet. Deux vérités incontestables lui semblaient jaillir, lumineuses comme l'éclair de cet amas de faits qu'on appelle l'histoire, les sciences, les arts et la société; l'une, que la connaissance de lui-même est pour l'homme le plus sûr garant du bonheur; l'autre, qu'à moins de se rendre aussi ridicule qu'injuste, il ne peut s'armer autrement que pour sa défense.

Malgré le penchant qui porte un homme généreux et sensible à juger les femmes avec plus d'indulgence que les individus de son propre sexe, leur ca-

ractère et leurs habitudes n'échappaient point à la pénétration de Gustave. Pendant les premiers temps de son séjour à Paris, elles lui causaient une sorte de terreur involontaire, et le souvenir de la trahison qu'il avait éprouvée lui aurait fait fuir volontiers les plus jeunes et les plus jolies, si les bienséances le lui avaient permis; mais le temps et les distractions ayant insensiblement cicatrisé sa blessure, il revint à elles, conduit par le doux instinct de la nature, et fit de leur société le principal charme de ses loisirs. L'amour ne trouvait pourtant pas encore d'accès dans son cœur; plusieurs femmes lui paraissaient aimables, aucune ne le captivait; il ne s'occupait pas non plus de chercher la compagne de sa vie future, soit qu'il fût distrait de cette

idée favorite par de nouveaux intérêts et l'agitation qui régnait autour de lui, soit plutôt que, n'ayant pas oublié ses chagrins passés, il sentît encore le besoin du repos, et repoussât à son insu l'occasion de livrer de nouveau son âme aux orages des passions. Il savait néanmoins qu'il lui serait utile de connaître les femmes, et il cherchait à se défendre de la partialité pour elle ; aussi remarquait-il chez beaucoup d'entre elles les mêmes vices et les mêmes inepties qui le révoltaient chez les hommes ; il lui semblait même que leur esprit, naturellement plus faible et plus crédule, se portait avec plus d'excès encore vers les ridicules enfantés par l'ignorance et les préjugés. Mais, d'un autre côté, il avait le plaisir de trouver que, plus tendres et plus compatissantes, l'ex-

trême méchanceté était plus rare chez elles, et, quoiqu'il ne pût s'empêcher de reconnaître que, dans la société, la fausseté du jugement amenait à peu près les mêmes résultats que l'atrocité du caractère, le premier de ces vices d'organisation lui paraissait infiniment moins odieux que l'autre. Cette attention continuelle sur les travers dont on est entouré dans le monde, semblerait devoir inspirer une profonde mélancolie ; mais heureusement la sage et prudente nature, pour nous rendre supportables les êtres avec lesquels nous avons besoin de vivre, a pris soin d'établir tant de variétés, tant de nuances, dans notre espèce, que les grands crimes y sont aussi rares que les grandes vertus, et qu'aucun de ses individus n'est parfaitement semblable à l'autre ; jamais

nous ne pouvons nous former une idée exacte de quelqu'un que nous avons intérêt de connaître, d'après ce que nous savons d'un autre dont nous avons eu l'occasion d'approfondir le caractère; il faut examiner, observer sur nouveaux frais; et si, comme il arrive le plus souvent, nous ne sommes que médiocrement satisfaits de nos découvertes, un étonnement qui n'est pas sans plaisirs, se mêle à des sentimens plus amers; nous rions, et la nature trouve ainsi le secret de nous faire du bien au moment même où elle nous dévoile des vérités pénibles... Peu de personnes inspiraient à Gustave une véritable amitié, mais il en connaissait un assez grand nombre dont les qualités aimables, plus considérables ou plus apparentes que leurs défauts, lui permettaient d'éprou-

ver pour elles cette bienveillance, l'un des premiers besoins d'une belle âme. Dans les cercles choisis qu'il fréquentait habituellement, chacun contribuait au plaisir général, les femmes par leurs grâces, les hommes par leur instruction; la plaisanterie spirituelle et délicate qui semble être une des productions particulières du sol français, animait les entretiens; la gaiété y présidait souvent, la raison quelquefois; Gustave n'y trouvait pas la félicité du cœur, mais il s'y amusait, et n'était-ce pas déjà quelque chose?

La marquise de L*** était arrivée à Paris peu de mois après lui; il avait été troublé en la revoyant pour la première fois, mais cette impression s'était bientôt affaiblie au point qu'il n'était plus gêné par sa présence, lorsqu'elle se

trouvait dans des réunions dont il faisait aussi partie. Elle était liée avec des personnes de sa connaissance, le hasard lui avait donné des affaires à traiter avec son mari; cependant il évitait toute relation particulière avec elle, et ne lui adressait que les phrases auxquelles la politesse l'obligeait; non qu'il craignit de reprendre ses anciennes chaînes : au contraire, il ne pouvait se familiariser avec l'opinion que les circonstances l'avaient contraint à prendre d'elle. Il se disait quelquefois que son antipathie n'était pas généreuse, qu'elle ressemblait à un ressentiment personnel, qu'il aurait dû se borner à l'indifférence : « Car enfin, ajoutait-il, » parmi ce grand nombre de femmes » que je ne connais qu'imparfaitement et que je vois avec plaisir, il

» s'en trouve probablement qui valent
» moins encore qu'Aglaé. » Tous ses efforts n'empêchaient pas que cette femme jeune, belle et brillante ne lui parût une espèce de monstre qui avait laissé tomber à ses yeux le masque dont il se cachait habituellement. Tel est l'effet terrible de la certitude ; les espérances, les illusions agréables accompagnent le doute, mais quand la vérité se montre à nu, armé de toutes ses preuves, il faut une étrange folie pour n'en être pas terrassé.

Cependant, Monsieur de G*** s'attachait toujours davantage à son jeune protégé, et n'épargnait rien pour le pousser rapidement dans la carrière qu'il lui avait fait embrasser ; il lui communiquait tout ce qu'il possédait de connaissances administratives, il le

mettait en rapport avec les personnes qu'il jugeait pouvoir lui être utiles. Il l'avait fait connaître au ministre, dont il espérait la protection, et celui-ci, charmé des manières et de l'esprit de Gustave, avait promis de s'occuper de son avancement. C'était un homme estimable; peut-être quelquefois avait-il la faiblesse de donner de l'*eau bénite de cour* aux importuns et aux indifférens, mais il ne trompait pas ceux qu'il appelait ses amis, et dans cette occasion-ci ses promesses étaient parfaitement sincères. Il n'y avait pas un an que Gustave était à Paris, lorsqu'il vint à vaquer une place assez importante, que M. de G*** lui conseilla de solliciter. « Cela vous » convient parfaitement, lui disait-il; » cela mène à tout, et, avec votre mérite et votre bonne volonté, vous ne

» pouvez manquer de parvenir. Quand
» vous serez dans cet emploi, il vous
» sera même bien facile d'obtenir votre
» anoblissement, pour peu que l'occa-
» sion de rendre quelques services se
« soit offerte à vous, et alors rien n'ar-
» rêtera plus votre essor ; vous pourrez
» prétendre à des alliances distinguées,
» car la fortune suppléera chez vous à
» l'ancienneté de la noblesse. »

Gustave était fort peu sensible aux vanités du rang et du pouvoir, cependant il n'avait aucune raison pour se refuser aux conseils de M. de G***, à qui d'ailleurs il aimait à prouver son estime et sa reconnaissance, par sa docilité. La nomination dépendait presque entièrement du ministre qui avait promis son appui ; il lui fallait l'agrément et la signature du roi, mais il

n'eut pas de peine à le disposer favorablement pour Gustave. Le succès semblait assuré; il n'y manquait plus que les dernières formalités, quand un homme titré, ambitionnant pour lui-même la place en question et de plus nourrissant une haine secrète contre Gustave, à cause de quelques préférences de société que celui-ci avait obtenues bien involontairement, entreprit de le supplanter. L'indiscrétion d'un secrétaire lui avait appris à quel point en étaient les choses; il feignit de ne pas s'en douter et sut, par des discours adroitement envenimés, enlever complètement à Gustave la confiance du roi. Il le lui dépeignit comme un homme exagéré dans toutes les nouvelles idées philosophiques, et dont le caractère inquiet et turbulent ne pou-

vait offrir aucune garantie dans des momens difficiles; il répéta des propos de Gustave, et les interpréta de la manière la plus désavantageuse. Le roi prévint le ministre que, d'après ce qu'il avait nouvellement appris des principes et du caractère de Gustave, sa conscience l'obligeait à rétracter les intentions qu'il avait manifestées en sa faveur. Le ministre fit avec respect quelques objections; il représenta que des opinions hardies sur l'ordre général de l'univers n'empêchaient pas un homme intègre et ferme de remplir scrupuleusement les devoirs particuliers de sa place, et que sans doute il avait fallu calomnier Gustave pour persuader à Sa Majesté qu'elle ne devait pas compter sur son dévoûment et sa fidélité. « Eh bien ! re- » prit le roi, qu'il se corrige de cette

» manie de débiter des maximes extra-
» vagantes, de parler sans gêne de tout
» ce qu'il y a de plus sacré, et nous ver-
» rons alors à faire quelque chose pour
» lui ! Il est jeune encore, il y aura peu
» de temps perdu. Vous le savez bien,
» Monsieur ***, je ne suis pas tyranni-
» que ; je ne recherche les pensées de
» personne pour l'en punir ; je tolère
» beaucoup de discours et d'écrits qui
» m'affligent profondément ; mais je ne
» veux pas encourager cette licence, je
» crains qu'elle n'amène bien des dé-
» sordres ! Je ne dois pas accorder mes
» grâces à ceux qui professent des prin-
» cipes contraires à la morale et à la re-
» ligion ; au moment surtout de la crise
» qui se prépare, j'aime à m'entourer
» de personnes dont les sentimens et la

» conduite n'aient rien d'alarmant pour
» l'état et pour ma famille. »

L'ennemi de Gustave fut nommé. En faisant des recherches sur son compte, on ne l'aurait trouvé guère plus innocent quant aux opinions; s'il n'était pas philosophe par conviction, par ton il affectait de l'être, et, bien moins instruit et moins honnête homme que Gustave, il n'était pas probable qu'il se rendît accessible; mais il savait flatter, il savait nuire, et il fut préféré.

Monsieur de G*** fut vivement affecté de ce contre-temps; peu s'en fallut qu'il ne grondât son jeune ami d'avoir trop de bon sens et de sincérité. « Au moins, lui dit-il, on peut, sans
» être faux, ne pas publier tout ce qu'on
» pense!..... Il est vrai que ce qui vous
» nuit dans ce moment à la cour vous

» fait infiniment d'honneur dans le
» public, et qui sait quels seront dans
» deux ou trois ans les meilleurs moyens
» de parvenir aux emplois?..... Mais je
» regretterai long-temps l'occasion qui
» vient de nous échapper; elle était on
» ne peut plus favorable, et peut-être
» n'aurai-je pas toujours un ami parmi
» les ministres.... » Gustave tâcha de le
consoler en lui parlant du regret qu'il
aurait eu de ne plus travailler sous ses
ordres. « Où aurais-je rencontré, dit-il,
» le zèle et l'indulgence avec lesquels
» vous vous efforcez de me former aux
» affaires? J'ai besoin encore de vos le-
» çons et de votre bienveillance, et plus
» je pourrai en profiter, plus je devien-
» drai digne d'obtenir des distinctions. »

A-peu-près à cette époque, Eugène
de Valmore, celui des hommes de son

Âge avec qui Gustave était lié de l'amitié la plus intime, lui annonça que sa tante, la comtesse de P*** était arrivée à Paris, et le pressa de consentir à ce qu'il le présentât chez elle. Paris était le séjour habituel de la comtesse, mais elle venait de passer un an dans le midi de la France, pour y terminer d'anciennes affaires relatives à la succession de son mari; elle avait extrêmement peu de fortune et son revenu se fondait principalement sur une pension que le gouvernement lui payait à titre de veuve d'un officier général. Valmore éprouvait pour Gustave une amitié mêlée d'admiration; il se livrait à ses sentimens avec toute la vivacité de la jeunesse et d'un cœur étranger à la jalousie. Malgré l'éducation et l'habitude qui lui avaient donné les formes extérieures d'un homme de

son rang, il était dans le fond si simple et si bon qu'il semblait que la nature se fût fait un jeu bizarre de douer un noble capitaine de cavalerie de l'âme naïve d'un obscur cultivateur. Il avait perdu fort jeune ses parens, la comtesse les avait remplacés en partie et c'était dans sa maison qu'il passait presque tous ses instans de loisir; il désirait y introduire Gustave, afin de le voir plus souvent, et parce qu'il croyait d'ailleurs que ce serait une liaison agréable pour lui. « Ma tante a de l'esprit et de » la bonté, lui disait-il, on se plait géné » ralement avec elle; et puis elle ras- » semble autour d'elle un petit cercle » de personnes très-remarquables par » leurs talens et leur instruction, Je » crois que vous vous félicitez d'en » faire partie; moi-même qui n'ai pas

» tout-à-fait autant de prédilection que
» vous pour les arts et la littérature, je
» je m'y suis toujours amusé. — J'ac-
» cepterais vos offres avec reconnais-
» sance lui dit Gustave, quand même
» elles ne seraient pas accompagnées de
» ces raisons étrangères à notre amitié.
» — J'aime à vous croire, mon cher
» Gustave; mais convenez pourtant que
» quelques plaisirs de plus ne font pas
» de mal à l'amitié..... A propos, je ne
» vous ai pas encore dit que ma cou-
» sine Laure est maintenant avec sa
» mère; ce doit être un nouvel agré-
» ment dans la société de ma tante. —
» Mademoiselle de P*** est aimable sans
» doute? — Je la connais à peine. On l'a
» fait élever dans un couvent de pro-
» vince; quand sa mère l'en a retirée j'é-
» tais à mon régiment, et toutes les

» deux étaient absentes quand je suis
» revenu à Paris. Il y a six ans que je
» n'ai vu Laure; c'était alors une bonne
» et jolie enfant, mais vous n'ignorez
» pas que le temps peut opérer bien des
» métamorphoses..... Je sais qu'il s'est
» déjà présenté pour elle un parti con-
» sidérable dont la comtesse n'a pas
» voulu entendre parler, et devinez
» pourquoi! Parce que c'était un Gen-
» tilhomme dont la famille n'était pas
» aussi ancienne et aussi illustre que
» celle de Laure. Mais il était fort riche,
» recommandable sous tous les rap-
» ports, excepté ce malheureux article;
» et ma tante aurait pu considérer que,
» si la mort l'enlève avant qu'elle ait
» établi sa fille, elle la laissera dans un
» état voisin de la misère. N'importe!
» Elle voit de la grandeur d'âme à ne pas

» consentir à ce qu'elle appelle une mé-
» salliance, et j'ai entendu diverses per-
» sonnes louer à ce sujet l'élévation de
» ses sentimens; par respect pour elle,
» je m'abstiens de dire ce que j'en pense.
» Et une chose bien singulière, c'est
» que, dans les rapports ordinaires de
» la vie, ma tante ne met aucune diffé-
» rence entre un noble et un roturier!
» elle accorde à tous les deux les mêmes
» égards et la même bienveillance... Com-
» prenez-vous tout cela? — Eh! mon
» dièu, non! dit Gustave. Si nous nous
» comprenions les uns les autres, nous
» ne serions pas si dissemblables et nous
» vivrions en meilleure intelligence. »

La comtesse de P*** accueillit Gus-
tave avec des marques particulières de
distinction; elle l'admit dans son cercle
intime et fut bientôt si contente de l'é-

galité de son humeur et de la tournure piquante de sa conversation qu'il semblait qu'elle ne pût plus se passer de lui; Eugène était enchanté de ce nouveau succès de son ami.

Laure étonna Gustave par le naturel de ses manières; ce charme qu'il avait regretté souvent de ne trouver chez aucune femme des classes aisées de la société, excita d'abord son intérêt et sa curiosité. Dans sa première visite à la comtesse il n'eut pas occasion de parler à Laure, mais il suivit de l'œil tous ses mouvemens. Il admirait sa grâce, son maintien noble et modeste, et jusqu'à la timidité qui lui donnait quelquefois un air d'embarras et de souffrance, et prouvait en même temps qu'en dédaignant l'affectation, elle ne savait pas qu'elle possédait les avantages qui la

rendent parfaitement inutile. Sa beauté paraissait peu frappante à la première vue, parce que son teint se composait de nuances délicates et n'offrait pas un grand contraste avec des cheveux châ-tains et des yeux d'un brun clair; mais plus Gustave l'examinait, plus il était ravi de l'aimable régularité de ses traits, de la molle élégance de sa taille, de la sérénité de sa physionomie; il lui semblait qu'une belle âme pouvait seule animer des dehors si touchans; il avait peine à détourner d'elle ses regards. Il sortit avec le regret de la quitter et la secrète impatience de la revoir.

Si les commencemens d'une grande passion n'étaient pas toujours accompagnés d'une sorte d'enchantement, qui nous empêche d'en apercevoir les progrès et de songer aux dangers qui

menacent notre repos, Gustave aurait pris dès-lors la résolution de ne pas retourner chez la comtesse; il aurait tenté d'effacer l'impression que Laure commençait à faire sur son cœur. Mais sa raison fléchissait déjà sous ce pouvoir magique qui semble ne nous priver d'une partie de nos facultés que pour les concentrer toutes sur un point unique, pour donner à l'instinct qui le favorise une activité jusqu'alors inconnue; pouvoir d'autant plus formidable qu'il s'empare de notre existence par degrés insensibles et que la mémoire seule peut nous faire comprendre que nous ne lui avons pas toujours été soumis! Source charmante des plus douces félicités et des peines amères que nous préférons à beaucoup de plaisir! Gustave connaissait les obstacles qui

s'élevaient entre Laure et lui ; il ne s'en affligeait pas , car il n'imaginait pas encore que son bonheur dépendît de la possibilité de s'unir à elle ; il ne réfléchissait pas à ce qui se passait en lui , car il ne se doutait pas qu'il éprouvât quelque chose d'extraordinaire. Pendant les jours qui s'écoulèrent jusqu'à ce qu'il retournât chez la comtesse , il pensait à Laure , à ses charmes , il désirait la connaître mieux , savoir si son esprit et son cœur répondaient à l'idée qu'il s'en formait ; il ne s'apercevait pas qu'il retombait à tout moment dans ces rêveries et qu'elles le poursuivaient même au milieu de ses travaux.

Il revit Laure ; bientôt il la vit tous les jours , et , favorisé par la bienveillance de la comtesse et l'amitié d'Eugène , il lui fut permis de causer avec

elle sur le ton d'une douce familiarité. Laure, à dix-huit ans, ayant passé la plus grande partie de sa vie dans la retraite, ignorait presque entièrement ses charmes et ses aimables qualités. Une jeune personne vaine et légère se figure sans examen qu'elle est un modèle de perfection ; mais le temps seul apprend à la femme modeste et sage à s'apprécier elle-même, par les comparaisons qu'il lui donne occasion de faire et par l'expérience de ses succès. Timide et se défiant d'elle-même, mais jamais dissimulée, Laure ne montrait pas sa raison précoce, son instruction et la vivacité de son esprit : elle les laissait deviner par quelques mots dits à propos, par un regard, par un sourire fin qui venait involontairement embellir son aimable visage. Ces nuances fu-

gitives étaient avidement recueillies par Gustave, mais il ne s'en contentait pas, il voulait pénétrer plus avant dans l'âme de sa jeune amie; il l'encourageait, lui faisait des questions, l'excitait à parler, lui donnait sans efforts l'exemple d'une confiance qui entraînait la sienne; il acquérait la conviction que son caractère, doux et flexible dans les petits détails de la vie domestique, était noble et ferme pour les grandes choses, qu'elle joignait beaucoup d'esprit au goût le plus sûr, au jugement le plus exquis. Il la voyait aimante et bonne pour sa mère, pour sa famille, pour les personnes qui l'entouraient; il aurait voulu savoir aussi si ce cœur ingénu était susceptible de sentimens plus exaltés : Laure était plus réservée encore sur cet article que sur tous les

autres, et Gustave osait à peine l'effleurier dans ses conversations avec elle. Mais sa voix tendre et souvent émue, lorsqu'elle chantait des paroles touchantes, sa légère rougeur ou le soupir à demi étouffé qui s'échappait de sa poitrine lorsque la lecture ou la conversation générale présentait des images de bonheur, d'amour et d'hymen, tout faisait présumer à Gustave qu'elle possédait ce trésor de sensibilité qu'il regardait comme le plus bel appanage d'un être pensant. Chaque jour il la quittait plus enchanté que la veille, et le lendemain il était surpris de la trouver plus aimable encore. Il négligeait peu à peu la plupart de ses anciennes connaissances ; ses heures de loisirs ne lui semblaient bien employées qu'en les passant avec la comtesse et sa fille,

et, lorsque quelque circonstance étrangère à sa volonté le privait d'en faire ce doux emploi, le souvenir de Laure lui semblait seul un faible dédommagement de son absence. Si des devoirs de société l'obligeaient à paraître de temps en temps dans les cercles qui lui paraissaient si agréables quelques semaines auparavant, il s'occupait à comparer Laure aux femmes qu'il voyait, et le parallèle leur était d'autant plus désavantageux qu'il y mettait sans doute un peu de partialité; les plus belles et les plus séduisantes ne lui paraissaient plus que d'insipides poupées; il était froid avec elles, distrait avec les hommes, et s'éclipsait ordinairement de bonne heure pour cacher son ennui et sa préoccupation. Quand il y avait chez la comtesse plus de monde que de cou-

tume, qu'il fallait partager ses soins et son attention, ne parler à Laure qu'à de longs intervalles et ne la contempler souvent que de loin, il avait besoin de toute la force de son caractère pour se plier à la nécessité que les bienséances lui imposaient ; c'était un supplice pour lui de ne pouvoir jouir à son aise de la présence de Laure, et des mouvemens de jalousie, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, ajoutaient quelquefois encore à l'amertume de cette privation.

Il n'y avait plus moyen que Gustave se dissimulât les sentimens qui remplissaient son âme ; ce fut alors qu'avec douleur, avec effroi il mesura les obstacles qui le séparaient de Laure. Pour la première fois de sa vie, il regretta de n'avoir pas une noble origine, de ne

pouvoir opposer d'illustres ancêtres aux prétentions de la comtesse; pour la première fois il ressentit un véritable chagrin de n'avoir pas obtenu l'avancement qu'il avait sollicité d'après les conseils de M. de G***; il réfléchit que ce dernier avait eu raison plus qu'il ne pensait, et que les sentimens les plus désintéressés pouvaient faire un besoin des hochets de la vanité pour l'homme enclavé dans les institutions tyranniques de la société. « Si j'avais réussi, se » disait-il, j'aurais été bien loin encore » d'être le gendre que madame de P*** » eût choisi, mais du moins la carrière » m'eût été ouverte, et avec quel zèle » infatigable ne m'y serais-je pas élancé, » si j'avais entrevu dans l'avenir la main » de Laure pour prix de mes travaux? » Mais jamais cette inestimable con-

» quête ne sera le partage d'un obscur
» roturier repoussé par la faveur et le
» pouvoir!.... Jamais! jamais! et ma
» jeunesse languira dans les tourmens
» d'un amour sans espoir!.... » Quelque-
fois il se disait qu'il fallait oublier
Laure, qu'il fallait la fuir.... La fuir!
l'oublier! ses lèvres parvenaient bien à
prononcer ces mots, mais son esprit
n'en concevait pas la possibilité. « Et
» quand même, pensait-il, l'effort le
» plus douloureux pourrait m'éloigner
» d'elle, n'emporterais-je pas son image
» dans mon cœur? et n'y doit-elle pas
» rester toujours? Pourrais-je admirer,
» estimer, aimer une autre femme après
» avoir connu Laure? et le vide affreux
» de l'indifférence me serait-il suppor-
» table après les délicieuses émotions
» que j'éprouve auprès d'elle? Ah! je ne

» serais plus moi-même, si je pouvais
» ne pas adorer ce que la nature a formé
» de plus aimable, détacher mes affec-
» tions de l'être auquel je serais mille
» fois heureux de consacrer ma vie,
» sans le précipice impossible à fran-
» chir que des préjugés absurdes ont
» creusé entre nous ! Oui, je le sens,
» ce n'est plus un vain délire des sens
» qui s'est emparé de mon imagina-
» tion ; c'est l'amour, l'amour véritable
» orné de tous les charmes de l'estime
» et de la sympathie ; la raison et la vé-
» rité même l'ont introduit dans mon
» âme, il ne s'éteindra qu'avec ma vie !
» A quoi donc me servirait de fuir ?
» pourquoi repousserais-je le peu de
» bonheur dont il m'est permis de
» jouir ? Parce que je ne puis espérer la
» félicité suprême, faut-il que je me

» condamne à devenir le plus malheu-
» reux des hommes? Non, non, je tâ-
» cherai de me résigner, de me conten-
» ter de la part qui m'est échue dans
» cette triste loterie des destinées hu-
» maines. Eh! quels maux ne seraient
» pas compensés par la douceur de voir
» Laure, de l'entendre, de lui parler,
» d'en obtenir un regard d'amitié, de
» respirer le même air qu'elle? quels
» plaisirs dans ma vie ont jamais pu va-
» loir ceux-là? Ah! je veux oublier, s'il
» est possible, tout ce qui me reste à
» désirer, pour jouir sans trouble des
» biens qui sont à ma disposition! »

Gustave raisonnait ainsi d'après la connaissance qu'il avait de lui-même; il savait que, loin d'être inconstant et facile à distraire, comme la plupart des hommes, il avait dans les idées et les

sentimens une fixité qui, si elle n'était pas précisément un défaut, pouvait du moins être pour lui la source de peines bien cruelles; il croyait donc avoir raison en se refusant à un sacrifice sans but et sans dédommagement. Il espérait aussi que sa philosophie et sa modération habituelle lui apprendraient à se trouver heureux de faire auprès de Laure le personnage d'un ami; il ignorait encore jusqu'où va quelquefois le pouvoir de l'amour.

Pendant quelques mois en effet il murmura rarement contre son sort et repoussa toujours la mélancolie par le travail et les devoirs de l'amitié. Dans ces instans de solitude et d'inaction qui se trouvent même dans la vie la moins oisive, tout rempli du souvenir récent de l'aimable Laure et de l'espérance de

la revoir bientôt, il s'occupait à se retracer les charmes de son entretien, ses paroles, ses gestes, les mouvemens de sa physionomie; des pensées plus tristes n'arrivaient guères jusqu'à lui. Autour d'elle, il perdait la mémoire du passé et le sentiment de l'avenir; il semblait que l'existence ne fût pour lui que la faculté de jouir avec vivacité du présent. La lecture, la musique, la conversation, la promenade variaient les petites réunions de la comtesse; Laure les embellissait par ses talens sans prétention, sa douce gaîté, sa raison pleine de sensibilité, et Gustave y était heureux; il l'était bien plus encore qu'à l'ordinaire quand la promenade ou quelque autre circonstance lui fournissaient l'occasion de causer avec Laure en particulier; il aurait donné des

années de sa vie pour une heure employée de cette manière. Non qu'il parlât de son amour : il n'aurait pas osé, et d'ailleurs il avait encore trop de jouissances nouvelles pour sentir fortement le besoin de celle-là ; mais il rendait la conversation plus intime, et qui connaît l'amour sait aussi quel charme il donne à la chose la plus indifférente, quand on la partage seule avec l'objet qu'on aime. Gustave ne cachait rien à Laure, excepté ce qu'il aurait eu le plus de plaisir à lui confier ; elle-même l'entretenait alors de ses opinions, de ses observations, des circonstances de sa vie passée avec plus de liberté qu'elle n'aurait trouvé convenable de le faire devant plusieurs personnes. Elle savait déjà que, quelque sincère qu'on soit, la prudence oblige à bien des précau-

tions contre l'indiscrétion, l'intolérance et la méchanceté ; mais quel inconvénient pouvait-elle apercevoir dans sa confiance envers un ami qui lui semblait aussi bon qu'éclairé, et dont la manière de penser ne différait de la sienne que par l'instruction et l'expérience du monde qu'il avait de plus qu'elle ? Elle charmait Gustave par la finesse et la profondeur de ses réflexions, la grandeur d'âme et le désintéressement qui éclataient dans ses paroles, sans qu'elle eût l'air d'y songer, et la naïveté charmante qui la rendait étrangère à tous les petits détours inventés par l'amour-propre. Quelquefois elle lui disait : « L'usage voudrait que je ne vous réponde pas avec franchise, mais je n'ai pas encore compris ce qu'il y aurait de beau, ou d'utile à chercher à paraître

» tre autrement que je ne suis. » Gustave lui exprimait un jour quelque étonnement de ce que ses idées ne cadraient pas mieux avec son rang et l'éducation qu'elle avait reçue. « Ah! oui, dit-elle, » ma mère et les bonnes religieuses à » qui j'ai été confiée par elle, ont perdu » leurs peines avec moi sous tous les » rapports! J'ai un esprit *rétif*, qui ne » croit que ce qu'il voit et va toujours » cherchant la vérité.... C'est un malheur peut-être, car je m'aperçois déjà » que je ne serai pas d'accord avec la » plupart des personnes avec lesquelles » je suis appelée à vivre, et que je n'ai » pas les sentimens qui pourraient me » rendre le bonheur facile dans la position où je suis née. »

Cependant plus Gustave la voyait et s'entretenait avec elle, plus l'amour

croissait dans son cœur. Il ne s'était formé jusqu'alors qu'une idée bien imparfaite de la vivacité dont ce sentiment est susceptible. Il ne concevait plus qu'il eût cru l'éprouver pour Aglaé; il sentait qu'il aimait Laure mille fois plus que quand il s'était imaginé l'aimer déjà de toutes les forces de son âme. Une agitation qu'il ne pouvait plus maîtriser s'emparait de tout son être; malgré les reproches qu'il se faisait de se laisser dominer par la passion qui charmait et tourmentait sa vie, il devenait rêveur, distrait, incapable de vaquer à ses devoirs avec le zèle et l'exactitude qui le distinguaient auparavant. Une sorte d'extase qui tenait du délire suspendait ses chagrins dans la présence de Laure; mais loin d'elle, la pensée d'aimer sans espérance

qu'il avait supportée quelque temps avec assez de résignation, se présentait à son esprit sous mille formes toujours plus pénibles; un poids affreux oppressait sa poitrine. Il lui semblait alors qu'il se serait senti soulagé, si seulement Laure avait pu lire dans son cœur, il désirait vivement lui faire l'aveu de son amour. » Pourrait-elle s'en offenser? se demandait-il à lui-même. » Oh! elle est trop bonne et trop raisonnable pour trouver un sujet de colère dans l'empire qu'elle exerce involontairement sur un cœur tendre et désintéressé! Elle saura quel feu me dévore et peut-être sa douce pitié versera-t-elle un peu de baume sur mes blessures..... Mais pourquoi lui dire qu'il existe un malheureux si près d'elle? Voudrais-je apporter le

» moindre trouble au bonheur, à la sé-
» curité qui devraient toujours l'entou-
» rer? » Et cette réflexion et plus en-
core l'extrême timidité qu'il avait ap-
pris à connaître depuis qu'il aimait vé-
ritablement retenaient le secret qu'il eût
voulu laisser s'échapper de son sein.

Quelquefois, en observant les pro-
grès de la révolution naissante et les
efforts d'une partie de la nation pour
renverser l'hydre des préjugés et des
institutions féodales, une lueur d'espé-
rance venait ranimer son courage; il se
disait qu'il arriverait un temps où tous
seraient égaux sous le règne des lois,
où l'éducation, la fortune et les quali-
tés qui appartiennent à l'homme en
propre établiraient seules des diffé-
rences entre la considération et le bon-
heur que pourrait obtenir chacun ;

qu'alors sans doute rien ne l'empêcherait plus de prétendre à la main de celle qu'il aimait..... Mais personne n'imaginait encore avec quelle rapidité les évènements devaient se presser, combien peu de mois il faudrait pour détruire ce qui subsistait depuis tant de siècles; et Gustave faisait bientôt la réflexion que probablement, avant l'époque favorable qui pouvait combler ses vœux, un autre homme, égal à Laure par la naissance, se trouverait déjà chargé du soin de la rendre heureuse..... Il retombait dans sa mélancolie plus avant que jamais.

Une nouvelle circonstance vint encore aggraver ses peines. Pendant les premiers mois qui avaient suivi le retour de Laure à Paris, Eugène de Valmore ne l'avait vue que comme une

aimable parente, sans pensera chercher auprès d'elle d'autres plaisirs que ceux d'une amitié réciproque; insensiblement ses sentimens pour elle prirent un caractère plus tendre et plus impétueux, et si l'amour ne s'empara pas de son cœur aussi promptement que de celui de Gustave, le trait n'en fût guères moins acéré. Mais pour lui l'amour n'était point un malheur, il venait escorté de l'espérance! L'âme de Valmore s'élançait dans une sphère de délices qu'il n'avait pas devinée auparavant, et, tout occupé de la douce ambition de plaire à sa cousine, il était plus aimable et plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. Ayant l'habitude de tout confier à Gustave, il ne lui cacha pas les projets nouveaux et charmans auxquels il se livrait; Gustave les sa-

vait avant lui, la jalousie ajoutait encore à sa pénétration naturelle. Que ne souffrait-il pas en voyant son ami déployer librement auprès de Laure la séduisante galanterie de l'amour, exprimer par ses soins délicats, par ses regards ardents, par ses adroites plaisanteries, une passion qui n'attendait qu'une occasion favorable pour se déclarer hautement ! Quel supplice ! et combien de fois il fut tenté d'entrer en concurrence avec Eugène, de peindre aussi ce qu'il éprouvait, de plaider la cause de ses sentiments signorés et malheureux ! « Ah ! disait-il dans un de ces momens de trouble et de désespoir, qui l'aime, qui l'aimera jamais autant que moi ?.... Si je laissais parler ma tendresse idolâtre, si je lui faisais comprendre à quel point elle est nécessaire à ce cœur qui battra

» pour elle jusqu'au dernier soupir, elle
» serait touchée de mes souffrances....
» Elle m'aimerait peut-être, et quelles
» rigueurs du sort, quelles privations ne
» braverais-je pas, si j'avais le bonheur
» d'être aimé de Laure?.... Le bonheur!
» juste ciel!... Qu'ai-je dit? Le bonheur
» de lui enlever le repos, de troubler sa
» vie, d'empoisonner une carrière qui
» ne devrait être remplie que par des
» émotions douces, des jouissances, des
» succès, par la félicité la plus pure!....
» Et dans quel but voudrais-je lui faire
» partager mon malheur? Afin de tra-
» verser les projets de mon meilleur
» ami, de lui ôter un bien que je ne
» pourrais m'approprier, même après
» l'en avoir privé.... Eh quoi! serait-ce
» l'amour qui produit de pareils égare-
» mens? Non, non, c'est la jalousie, mais

» je saurai la vaincre cette jalousie funeste ! Je n'ajouterai pas à toutes mes douleurs celle de me sentir indigne de l'amitié de Laure. »

Animé par cette résolution généreuse, il sut se résister à lui-même, et renferma ses peines au fond de son âme. Il crut y cacher son amour ; mais, en présence de l'objet aimé, l'amour peut-il se cacher assez bien pour échapper à toutes les observations ? Valmore, du moins, ne pénétrait pas les sentimens de son ami ; lorsqu'il l'entretenait de sa propre passion, s'il lui remarquait quelquefois un air contraint et rêveur, il n'en comprenait pas la cause, ou bien il s'accusait de le fatiguer par la prolixité de ses confidences, d'oublier que tout ce qui concernait Laure ne pouvait pas intéresser Gustave autant que lui. Il se promettait

d'user désormais avec plus de discrétion des droits de l'amitié, et, sans s'en apercevoir, ne manquait pas à la première occasion de reprendre son sujet de conversation favori, tant il aimait à penser tout haut avec son ami ! Plus d'une fois Gustave eut envie d'ouvrir aussi son cœur à Valmore ; il se reprochait de ne pas lui rendre confiance pour confiance, de lui cacher cet amour qui le touchait en quelque sorte de si près ! Mais il craignait de lui inspirer une injuste défiance ; il craignait de créer lui-même des obstacles à la seule jouissance qu'il osât ambitionner ; il ne se sentait pas la force de renoncer à la présence de Laure, et s'imaginait déjà voir mille ennemis s'élever pour lui ravir ce bonheur imparfait au moment où il divulguerait combien il y attachait de prix. D'ailleurs,

pour avouer son secret, il aurait eu besoin d'être encouragé : le bonheur aime à s'exprimer, à se répandre au-dehors, il croit s'agrandir encore en se faisant connaître ; mais il faut deviner l'âme délicate et malheureuse qui n'attend et n'espère de consolations de personne, pour la forcer à exhaler quelques plaintes. Gustave se taisait donc ; il comprimait ses émotions tumultueuses, mais il ne pouvait les calmer. En écoutant Eugène, il était violemment agité de mille sentimens contraires ; néanmoins, la curiosité de connaître des choses qui l'intéressaient au dernier point, l'emportant dans son esprit, souvent il interrogeait Eugène sur ses progrès dans les bonnes grâces de sa cousine, et sa voix tremblante aurait décélé son trouble à son ami, si celui-ci n'avait été trop oc-

cupé de son sujet pour être capable d'observer. A mesure que le temps avançait, les espérances d'Eugène s'affaiblissaient; il lui semblait que Laure devenait plus froide et plus réservée; il ne lui trouvait plus l'abandon, la franche amitié qu'elle mettait auparavant dans ses rapports avec lui; ce changement lui faisait présumer qu'elle s'était aperçue de son amour, et cependant elle paraissait éviter les occasions d'entendre ce qu'il avait à lui dire. Et lui aussi, il devenait craintif et timide! Il redoutait le moment d'une explication qui peut être allait faire disparaître à jamais l'aurore de bonheur qui venait de luire à ses yeux.

Il arriva ce moment craint et désiré: La comtesse n'avait pu manquer de remarquer une passion qu'Eugène n'avait

aucune raison pour dissimuler; ce parti lui convenait à tous égards, naissance, fortune, état honorable, qualités morales, agrémens physiques, il ne manquait rien à Valmore de ce que la comtesse désirait pour l'époux de sa fille, et soit qu'elle craignît de voir s'échapper une occasion si avantageuse, soit qu'elle eût quelque raison particulière pour presser l'établissement de Laure, elle prévint son neveu et sut l'amener adroitement à lui expliquer ses vues. Elle y donna son approbation de la manière la plus encourageante et promit d'en parler à sa fille dès le soir même. Valmore exprima sa gratitude avec toute la vivacité de l'amour et de l'espérance.

« Mais, je vous en prie, ma bonne tante, » ajouta-t-il, n'exigez pas le consentement de Laure ! Qu'elle soit parfaite-

» ment libre d'agréer ou de rejeter mes
» vœux. J'aimerais mieux mourir du cha-
» grin d'être dédaigné par elle, que de
» la voir malheureuse en se donnant à
» moi.... »

Dans quelle agitation s'écoula pour lui le reste de cette journée ! Passant alternativement de l'espoir enchanteur aux trances de l'inquiétude et du découragement, il cherchait à se soulager, en s'épanchant dans le sein de Gustave, et Gustave, presque aussi troublé que lui, s'en voulait intérieurement de ne pas souhaiter franchement et sans partage le bonheur de son ami. Le lendemain, dès qu'il fit jour chez la comtesse, Eugène y fut chercher la décision de son sort et ne tarda pas à regretter son incertitude. Laure refusait de l'accepter pour époux. « Elle prétend, lui dit la

» comtesse, qu'elle est trop jeune, qu'elle
» ne vous aime pas assez.... C'est un en-
» fantillage, et, si je n'avais craint de
» vous contrarier en employant l'auto-
» rité d'une mère, j' imagine que je l'au-
» rais assez facilement décidée à ce que
» nous désirons d'elle. Vos prières, mon
» cher Eugène, lui paraîtront peut-être
» plus éloquentes que les miennes, et
» j'espère encore qu'un peu de temps
» amènera des résultats favorables. » Eu-
gène se flattait peu ; mais, dans la crainte
d'attirer des persécutions à celle qu'il
aimait plus que lui-même, il dissimula
l'excès de son chagrin et feignit de par-
tager l'opinion de sa tante.

En sortant d'auprès d'elle, il rencon-
tra Laure, qu'une teinte de mélancolie
répandue sur sa figure rendait plus tou-

chante encore qu'il ne l'avait jamais vue; il lui prit la main; il voulait lui parler, mais ses efforts pour maîtriser sa douleur ajoutaient encore à l'embaras de peindre ce qui se passait dans son cœur..... « Chère Laure! dit-il enfin, » vous voulez donc que je sois bien mal- » heureux?—Hélas! non, répondit-elle; » peu s'en faut, au contraire, que je ne » maudisse mon existence en voyant le » chagrin que je vous cause.—Laure..... » Eh bien!.... si vous saviez comme je » vous aime!.... Pourquoi ne consenti- » riez-vous pas à mon bonheur?—Je » ne puis pas, dit-elle en baissant les » yeux.—Vous ne pouvez pas, Laure!.... » Votre cœur est-il engagé? — Engagé! » Non, dit-elle en étouffant un soupir » et rougissant aussitôt..... Mais, en ac- » ceptant un mari, je voudrais avoir

» quelque certitude de n'aimer jamais
» que lui. — Ah ! si c'était moi, cet heureux mortel, vous seriez sûre, du
» moins, d'être toujours adorée ! Et ma
» tendresse empressée et constante ne
» pourrait-elle pas suppléer un peu à ce
» qui me manque d'ailleurs ? » Sans paraître ébranlée dans sa résolution, Laure hésitait sur ce qu'elle allait répondre, lorsqu'un tiers indifférent vint interrompre cette conversation ; Valmore se retira, le désespoir dans l'âme, et rejoignit Gustave qui l'attendait avec anxiété.

En lui faisant le récit de ce qui venait de se passer, il se livra sans contrainte à des regrets d'autant plus vifs, que l'expression en avait été contenue jusque là. Gustave s'oublia lui-même un moment, pour ne songer qu'à son ami.

« Prends courage, lui dit-il; elle est si
» jeune encore, qu'elle a pu se décider
» trop légèrement; mais tu vois qu'elle
» souffre déjà de ta peine; elle fera plus,
» elle se laissera toucher par ton amour.
» — Ah! je ne m'en flatte pas! s'écria
» Valmore. Plus que jamais interdit au-
» près d'elle, serai-je capable d'exprimer
» la centième partie de ce que j'éprouve?
» D'autres l'aimeront moins, et le lui
» diront bien mieux; leur esprit obtien-
» dra ce que mon cœur mérite peut-
» être.... Mais si tu lui parlais pour moi,
» Gustave! Tu me connais comme moi-
» même; tu as plus d'éloquence, et l'a-
» mour et le chagrin ne te troubleront
» pas comme moi. Je ne sais quoi me
» dit que je n'ai rien à espérer, mais du
» moins je n'aurai pas négligé les moyens
» de réussir! Laure t'estime; eh! qui ne

» t'estimerait pas ? Elle te croira volon-
» tiers. Dis-lui que sa délicatesse ne doit
» pas s'alarmer, que je n'ai pas la pré-
» tention qu'elle me rende tous les sen-
» timens que j'ai pour elle, et que je
» l'entourerai de tant de soins, qu'elle
» n'aura jamais le temps de remarquer
» les hommages des autres hommes ;
» dis-lui tout ce qu'il faut dire, tu le
» sais mieux que moi..... Eh bien ! tu ne
» me réponds pas ! » Gustave avait ca-
ché son visage dans ses deux mains dès
les premiers mots de la prière de son
ami ; interpellé de répondre, il releva
la tête : « C'est que tu me demandes une
» chose impossible , dit-il. — Impossi-
» ble ! Ah ! si tu connaissais l'amour et
» ses cruels tourmens, tu ne trouverais
» rien d'impossible pour servir ton ami !
» — Si je connaissais l'amour !.... Je l'é-

» prouve dans toute sa violence..... et
» c'est pour le même objet que toi. —
» Quoi ! dit Eugène en pâlisant, tu me
» trahissais, et tu recevais tranquille-
» ment toutes mes confidences..... pour
» en profiter peut-être ! Il me manquait
» ce dernier coup ! » Et, détournant les
» yeux, il voulut quitter Gustave, qui le
» retint et lui dit : « Cher Eugène, écoute-
» moi, » écoute ton ami ! — « Je n'ai plus
» d'ami ! s'écria Valmore en se déga-
» geant de ses bras, je n'ai plus rien
» qui m'attache à la vie, je suis le plus
» malheureux des hommes !... Pourquoi
» vous troubler ? Je vous laisserai jouir
» en paix de votre triomphe..... — Mon
» triomphe ! s'écria Gustave en se pla-
» çant devant la porte. Hélas ! Eugène,
» tu oublies que je n'ai pas même le
» droit de prétendre à un triomphe ! Je
» suis plus malheureux que toi ; je n'ai

» jamais eu d'espérance, Laure ne sait
» pas que je l'aime. Tu me pardonneras
» de n'avoir pas répondu à ta confiance,
» quand tu sauras..... — Va, va, inter-
» rompit Eugène, en le pressant sur son
» cœur, tu es assez justifié, je ne puis
» plus que te plaindre ! C'est à toi à me
» pardonner mes injustes soupçons, à
» me faire jouir pleinement du bonheur
» d'avoir retrouvé mon ami. » Gustave
était loin de songer à s'offenser d'un
instant d'égarement, que les circon-
stances ne rendaient que trop excusa-
ble, et tous deux éprouvèrent dans
cette journée, que l'amitié réserve quel-
ques consolations aux cœurs purs et
tendres que l'amour rend infortunés.

En apprenant les dispositions se-
crètes de Gustave, Eugène rendit jus-
tice à la loyauté qui l'avait porté à
refuser d'accepter la mission d'engager

Laure à recevoir les vœux d'un autre ; il comprit de suite qu'il était impossible qu'il s'en acquittât convenablement. D'un autre côté, ne pouvant encore se résoudre à étouffer le faible reste de ses espérances, il voulut continuer à voir Laure, à lui parler ; mais il était, près d'elle, si embarrassé, si triste et si ému, qu'il ne lui disait presque rien de ce qu'il pensait ; au bout de quelques jours il prit le parti de lui écrire, et trouva facilement l'occasion de lui donner sa lettre ; Laure ne tarda pas à lui en remettre la réponse. « Mon » cher cousin, lui écrivait-elle, je ne » sais si je ne commets pas une incon- » venance en me servant aussi de la voie » que vous avez choisie pour me faire » connaître vos pensées, mais je me » sens plus de courage pour vous écrire

» que ma résolution est inébranlable
» que pour vous le dire en face. J'es-
» père vous voir un jour plus heureux,
» et, si je vous connais bien, vous me
» conserverez votre amitié; c'est à ce
» titre que j'ose vous prier de renoncer
» tout-à-fait à vos prétentions sur moi.
» Parmi mes peines, je sens vivement
» celle d'avoir à résister aux sollicita-
» tions de ma mère; vous pourriez me
» l'éviter, et vous ajouteriez la recon-
» naissance aux sentimens d'estime et
» d'amitié que je vous ai voués. »

Après la lecture de ce billet, Valmore ne fut pas long-temps à délibérer sur ce qu'il avait à faire. Se félicitant, dans son malheur, de pouvoir du moins rendre un service à celle qu'il aimait, il alla déclarer à sa tante que, ne conservant plus aucun espoir de toucher le

cœur de Laure, il voulait se distraire, et partirait le lendemain matin pour rejoindre son régiment. Il prit congé d'elle, et fit en sa présence ses adieux à sa cousine ; homme et militaire, il eut la force de ne laisser échapper ni larmes ni soupirs, mais ce fut sans prononcer un seul mot qu'il lui donna le triste et doux baiser d'adieu, et qu'il s'arracha d'auprès d'elle.

Les préparatifs de son voyage l'occupèrent le reste de la journée et une partie de la nuit ; Gustave lui tint compagnie jusqu'au moment de son départ. Prêt à monter en voiture, Valmore se tourna tout à coup vers son ami : « Je » voulais, lui dit-il, partir sans te com- » muniquez une idée qui m'est venue, » mais je vois bien qu'il ne sera pas dit » que j'aie jamais pu te cacher quelque

» chose. — Ta confiance m'est bien
» douce, mon ami..... Eh bien ! que
» voulais-tu me dire ? — J'ai réfléchi,
» j'ai fait des observations.... C'est parce
» que Laure t'aime qu'elle ne veut pas
» m'épouser, et je me trouve un peu
» moins à plaindre depuis que j'attribue
» ses refus à cette cause. — D'où te
» vient une pareille pensée ? dit Gustave
» extrêmement troublé ; cela ne se peut
» pas ! — Tu verras, tu verras si je n'ai
» pas raison. Puisse le sort te traiter
» mieux que moi ! » Valmore embrassa
son ami, s'élança dans sa voiture, et
s'éloigna rapidement de Paris et de tout
ce qu'il aimait, emportant avec ses
regrets le calme heureux que donne
ordinairement l'approbation de soi-
même.

Habitué à s'observer avec soin, Gus-

tave n'ignorait pas qu'il possédait un esprit sage et cultivé, un caractère estimable, une sensibilité vive et profonde qui aurait pu lui gagner le cœur de la femme qu'il aimait, s'il avait voulu s'y livrer auprès d'elle; mais, connaissant les défauts de sa figure, et ne s'apercevant pas du charme de ses manières et des grâces brillantes de sa conversation, il n'avait jamais imaginé qu'il pût toucher une aimable et jeune personne par son seul mérite, en obtenir un amour qu'il n'aurait pas sollicité par l'expression du sien; il était donc bien persuadé que Laure n'éprouvait pour lui que de l'estime et de l'amitié, lorsqu'Eugène lui fit part de ses conjectures. Quelque peu fondées qu'elles lui parussent, il ne put se refuser tout-à-fait à l'idée charmante

d'inspirer sans le vouloir des sentimens que son extrême délicatesse lui avait interdit de chercher à faire naître. Craignant, tantôt de se flatter d'un bonheur qui ne lui appartenait pas, tantôt de perdre trop promptement une illusion si chère, il repassait dans son esprit agité toutes les circonstances qui pouvaient appuyer ou combattre les suppositions de son ami. Il se rappelait les regards, les sourires, les paroles de Laure ; il y voyait de la douceur, de la bienveillance pour lui, mais rien d'assez marqué pour qu'il osât en tirer une interprétation plus favorable. Il réfléchissait à certaines phrases qu'il lui avait entendu prononcer, qu'il n'avait pas parfaitement comprises et dont il n'avait pas osé lui demander l'explication positive ; il lui semblait mainte-

nant qu'elles pouvaient s'appliquer à une passion secrète et malheureuse , puis le moment d'après il y trouvait un sens fort éloigné de celui-là , et concluait enfin que , supposé que Laure aimât , il se pouvait bien que ce fût un autre que lui. Il se demandait aussi si elle avait pu deviner son amour pour elle ; et ses efforts constans pour le cacher à tous les yeux , son respect pour les bienséances , l'inconcevable timidité qu'il se sentait auprès d'elle , tout lui faisait paraître la chose au moins fort douteuse.... Le résultat de ses méditations fut d'effacer presque entièrement le rayon d'espoir qui s'était un moment glissé dans son cœur. Le soir , plus tremblant et plus ému que jamais , il se rendit chez la comtesse avec l'intention d'examiner attentivement s'il

avait quelque sujet de se flatter ; il y trouva du monde ; Laure lui parut triste, elle parlait très peu ; ses beaux yeux étaient presque constamment baissés, et Gustave sortit à moitié convaincu qu'elle commençait à regretter son cousin.

Cependant tout changeait de face en France ; l'assemblée nationale avait aboli les privilèges, les droits injustes, restes de la barbarie de nos aïeux ; elle avait proclamé la liberté de penser et d'écrire. Mais il est sans doute dans la nature des choses humaines que le mal s'y trouve toujours à côté du bien : entravés par mille volontés contraires et se combattant entre elles ; quelques patriotes généreux travaillaient en vain à consolider des institutions conformes aux intérêts de la nation ; le désordre régnait dans

toutes les branches du gouvernement, et déjà s'annonçaient les convulsions terribles qui précédèrent cette époque de gloire et de prospérité, où les Français s'élevèrent au-dessus de tous les peuples connus. M. de G*** était destitué de son emploi; le ministre, son ami, avait été obligé de donner sa démission. Gustave n'avait plus de protecteurs puissans; néanmoins, à la faveur des nouveaux principes et des mutations continuelles qui se faisaient dans les administrations, ses talens auraient pu lui procurer un avancement plus rapide qu'on n'avait jamais osé l'espérer, s'il avait voulu se donner la peine de les produire et de se faire remarquer; mais trop absorbé par ses peines pour rechercher avec ardeur l'occasion de faire à ses semblables un peu plus de bien.

qu'il ne le pouvait dans la position où le sort l'avait mis, moins accessible encore aux fumées de l'ambition, il gardait sa place plutôt comme un prétexte pour rester à Paris que par toute autre raison. Il ne voyait plus aucun but d'intérêt personnel à la carrière qu'il suivait, car il ne comptait plus du tout sur ses succès pour se faire pardonner sa naissance par la mère de Laure. Loin d'ébranler les préjugés, de modérer l'orgueil de la comtesse, les changemens survenus dans l'état semblaient au contraire les fortifier; aigrie par les contrariétés, elle négligeait d'adoucir ses prétentions par ces formes polies et cette tolérance de l'esprit qui, lorsqu'elle était tranquille sur ce qui l'intéressait le plus, lui procuraient encore le plaisir d'être agréable à tous ceux qui l'approchaient;

elle s'indignait de la faiblesse d'un gouvernement qui laissait enlever à la noblesse ses principales prérogatives et dont elle craignait pis encore ; elle méprisait maintenant les richesses et l'illustration qu'on pouvait acquérir en le servant, parce que la source n'en était plus pure à ses yeux.

Gustave, affligé du peu de raison et de désintéressement de cette femme dont les sentimens avaient tant d'importance pour lui, ne combattait pourtant ses opinions qu'avec une extrême modération ; il n'espérait pas la convaincre et tenait tant à conserver l'accès de sa maison qu'il se serait tu tout-à-fait, s'il l'avait pu toujours sans mentir à son caractère. Elle le traitait avec beaucoup de froideur depuis le départ d'Eugène, et semblait chercher à l'éloigner insensi-

blement de sa société; il craignait de voir, d'un moment à l'autre, s'échapper de ses mains ce bonheur de contempler l'objet de son amour, qui lui semblait la seule compensation de ses chagrins; mais sa conscience ne lui reprochait rien qui méritât une pareille punition, et bien résolu à faire, pour l'éviter, tout ce que l'honneur ne lui défendrait pas, il feignait de ne pas s'apercevoir des dispositions fâcheuses de la comtesse, et cependant se faisait la violence de rendre ses visites moins fréquentes, afin que sa présence ne l'importunât pas si souvent qu'elle n'eût pas la patience de la supporter. Il avait cru d'abord devoir attribuer ce changement à son libéralisme connu, ou à quelques objections hasardées contre les prétentions favorites de la comtesse; il s'aperçut

bientôt que la cause en était plus funeste pour lui. Il remarqua que la comtesse attachait sur lui des yeux pleins d'inquiétude et de courroux, lorsqu'il parlait à sa fille ; il comprit qu'elle avait deviné sa passion et craignait qu'il ne la fît partager à Laure. Il aurait voulu la rassurer sur ses intentions, lui protester que son amour était aussi désintéressé que tendre ; mais, ayant déjà perdu son amitié, il ne pouvait plus compter sur la confiance qu'il lui inspirerait et l'aveu formel de ses sentimens n'aurait servi qu'à lui fournir un prétexte pour le bannir tout-à-fait de chez elle ; il n'avait donc d'autre ressource que de se contraindre encore plus qu'il n'avait fait jusqu'alors ; la jouissance de la société de Laure devenait pour lui tellement rare, incomplète, mêlée de peine

et d'inquiétude, qu'elle ne pouvait plus lui donner la force de supporter les longues heures de son absence avec quelque tranquillité.

D'un autre côté, la tristesse que Laure avait laissé paraître le jour du départ de Valmore ne se dissipait pas ; quelquefois elle s'animait et s'égayait en causant, mais une réflexion subite semblait détruire ce rayon de gaieté, et son visage se couvrait de nouveau des nuages de la mélancolie. A cette vue, la compassion, la jalousie et l'espérance se partageaient le cœur de Gustave et le déchiraient. Qu'il est pénible de voir souffrir ce qu'on aime et de ne pouvoir soulager ses maux ! Vingt fois l'âme de Gustave vola sur ses lèvres pour demander à Laure la confidence de son chagrin, pour la consoler, pour lui offrir ses ser-

vices, quelque fût l'objet auquel tendaient ses vœux ; mais cette terrible mère était toujours là pour le priver de la liberté de parler à Laure en particulier, ou pour chercher à lire sur sa figure le sens des paroles qu'il lui adressait. Il crut néanmoins pouvoir conclure d'après l'air et le ton dont Laure parlait d'Eugène, que sa peine n'avait pas rapport à lui ; un jour même elle dit quelques mots qui semblaient indiquer que son cœur avait fait choix d'un objet dont la naissance était inférieure à la sienne. On discutait chez la comtesse sur la valeur réelle de la noblesse héréditaire, avec ce ton de plaisanterie légère qui souvent fait passer des vérités hardies : « Oh ! dit Laure, c'est une de » ces choses qui font grand bruit de » loin et ne sont rien quand on les exa-

» mine de près. — Mais, lui dit Gus-
» tave, quelque frivole que soit un avan-
» tage en lui-même, il peut devenir con-
» sidérable par l'importance que le
» monde y attache. — Avantage si vous
» voulez, dit Laure; quand à moi, je
» croirais plutôt que c'est un inconvé-
» nient. » En achevant cette phrase elle
soupira; Gustave se trouvait assis près
d'elle : « Eh quoi ! lui dit-il en baissant
» la voix, avez-vous des inquiétudes
» pour votre sûreté ? — Je pourrais
» craindre pour ma mère... Mais ce n'est
» pas de cela que je voulais parler, »
ajouta-t-elle en jetant sur lui un re-
gard qu'elle détourna presque aussitôt,
comme redoutant déjà d'avoir laissé de-
viner sa pensée. Gustave resta muet
quelques instans; l'espérance avait tra-
versé son cœur, elle bouleversait ses

sens ; tout entier à son amour, il allait enfin le peindre en traits de flamme, arracher peut-être l'aveu d'un sentiment semblable, quand il remarqua par hasard que la distraction subite qui venait de s'emparer de Laure et de lui, fixait sur eux l'attention de deux ou trois personnes ; il sentit la nécessité de réprimer son émotion et, par un effort pénible, se mêla de nouveau à la conversation générale.

De retour chez lui, seul avec lui-même, il se reprocha le moment de délire qui avait failli renverser toutes les sages résolutions formées précédemment et scellées déjà de tant de sacrifices. « Je dois moins que jamais, pensait-il, désirer que Laure m'aime, » puisqu'il n'est que trop clair maintenant que sa mère ne m'accordera ja-

» mais sa main. S'il était possible qu'elle
» me donnât en secret quelque préfé-
» rence sur mes rivaux, le temps et
» peut-être un amant plus aimable fini-
» raient indubitablement par dissiper
» ce léger penchant ; elle ne connaît pas
» mon amour, et mon amour seul peut
» me rendre digne de la plus belle et la
» plus intéressante des femmes... Je dois
» le cacher : ne suis-je pas trop heureux
» d'acheter son repos à ce prix ? Ma vie
» s'écoulera sans plaisirs et sans conso-
» lations, eh bien ! ne donnerais-je pas
» mille vies pour préserver celle que
» j'aime d'un sort semblable au mien ? »
C'était ainsi que Gustave s'affermissait
dans son système de réserve et de sa-
crifices. Il avait retrouvé son sang-froid,
et dès-lors l'instant du péril était passé,
il n'était plus capable de se laisser gui-

der par ses seuls intérêts. D'ailleurs, il n'osait plus se livrer à l'impression flatteuse qu'il avait éprouvée auprès de Laure ; sa mémoire doutait de l'expression de ce regard qui l'avait enivré, il retombait dans une incertitude complète sur le sens des paroles qui l'avaient accompagné.

Soit que l'occasion lui manquât, ou qu'il fût soutenu par la force de son caractère, plusieurs mois s'écoulèrent encore sans qu'il fît l'aveu de ses sentimens ; et, s'il arrivait qu'involontairement ses manières se rapprochassent de celles d'un amant déclaré, si sa main pressait celle de Laure d'un mouvement douteux et timide, si ses yeux s'arrêtaient sur elle plus long-temps et avec une expression plus prononcée que de coutume, il se reprochait ensuite sa fai-

blesse et redoublait d'efforts pour dissimuler complètement ses émotions. Mais la nature frustrée de ses droits se venge toujours de quelque manière ; la santé de Gustave s'altérerait visiblement, et à ce titre du moins, il jouissait de la douce pitié qui se peignait dans les regards et les discours de Laure trop clairement pour qu'elle pût être révoquée en doute.

Les troubles qui commençaient à régner dans Paris portèrent M. Laverderie à désirer le retour de son fils ; l'ambition n'était plus rien pour ce bon père dès que des jours si chers pouvaient être menacés, et la tendre mère de Gustave s'alarmait plus vivement encore. Gustave entretenait une correspondance suivie avec son père ; la confiance y régnait à beaucoup d'égards, mais Gus-

tave taisait la passion dont il était dévoré ; c'était une plaie incurable et cachée dont il aurait cru renouveler les douleurs en la découvrant. En répondant à son père qui l'engageait à revenir auprès de lui, il eut recours à divers prétextes pour motiver son séjour à Paris ; peu habitué à ce genre d'arguments, il s'en tira mal, et son style embarrassé laissa facilement deviner à M. Laverderie qu'il lui cachait un secret. M. Laverderie, inquiet pour le bonheur de son fils, écrivit à M. de G*** pour en savoir davantage. Celui-ci, qui voyait tous les jours Gustave, avait remarqué sa mélancolie et son changement, et lui en avait parlé quelquefois avec l'intérêt d'une véritable amitié ; mais, n'en obtenant pas de réponse satisfaisante et ses questions à ce sujet pa-

raissant l'affecter péniblement, il avait cessé de lui en faire ; avec la dextérité d'un homme d'état, il s'était occupé de prendre sur les liaisons et les habitudes de Gustave, des informations qui le conduisirent à n'avoir presque plus de doutes sur le mystère de sa situation. Ce fut alors qu'il reçut la lettre de son vieil ami ; en la montrant à Gustave, il n'eut pas de peine à le faire convenir de la vérité. L'amour de Gustave n'était pas de ceux qui cèdent à quelques considérations de fortune ou de convenance, que quelques semaines d'absence peuvent effacer ; M. de G*** avait trop d'expérience et de sensibilité pour n'en pas saisir le caractère, et, plein du désir de terminer le malheur de Gustave, il lui conseilla de profiter des circonstances du moment pour tenter d'arra-

cher à la comtesse son consentement au mariage de sa fille avec un roturier. L'assemblée nationale avait aboli la noblesse et les titres, elle cherchait à effacer jusqu'aux traces de ces anciennes distinctions; le gouvernement, enfoncé dans les plus grands embarras, épuisé d'argent et de ressources, ne payait plus, ou payait mal les pensions accordées autrefois aux personnes même qui tenaient à lui de plus près encore que la veuve d'un général; les émeutes populaires menaçaient la liberté et la vie de ceux qu'on soupçonnait être attachées à l'ancien ordre de choses, et ni l'âge, ni le sexe, ne mettaient à l'abri des persécutions. M. de G*** pensa que la comtesse devait maintenant ou jamais faire le sacrifice de ses préjugés de naissance à sa

sûreté, à celle de sa fille, au désir naturel d'échanger une médiocrité précaire et inquiète contre une opulence tranquille. Il voulut se charger des démarches à faire auprès d'elle : un homme qu'elle regarderait à peu près comme son égal, qu'elle croirait capable de comprendre et de partager ses sentimens, semblait devoir obtenir quelque influence sur son esprit. On écrivit à M. Laverderie, qui, se flattant encore une fois de faire le bonheur de son fils, donna de grand cœur à son ami plein pouvoir d'agir en son nom. Mais Gustave espérait si peu, qu'il n'essaya pas même de s'assurer d'avance du consentement de Laure, dans la crainte de faire connaître à cette âme sensible les regrets déchirans qu'on éprouve en perdant l'espérance du

bonheur ; plutôt que risquer de compromettre aussi fortement son repos, il aima mieux exposer sa propre félicité à quelques hasards de plus.

La comtesse fut inexorable ; les extrémités les plus fâcheuses ne pourraient jamais, dit-elle, la porter à des actions avilissantes ; les raisonnemens, les prières même ne produisirent aucun effet sur elle ; en persistant dans ses refus, elle semblait avoir la conviction intime qu'elle remplissait un devoir. Elle exigea que Gustave ne reparût plus chez elle ; il avait craint que cette défense ne fût l'unique fruit des démarches de M. de G***, mais il était trop juste pour attribuer à son père et à son ancien protecteur ce triste résultat de leurs bonnes intentions. Cependant il n'eut pas le courage de se rendre

aux instances qu'ils lui firent pour qu'il s'éloignât de Paris ; il y était retenu par l'espérance de rencontrer quelquefois Laure, et peut-être encore par une autre plus secrète et plus chimérique ; il l'était aussi par le désir de veiller sur ses jours..... Les amans savent combien le moindre péril est terrible lorsqu'il s'agit de l'objet aimé ! Tourmenté par l'inquiétude, par le regret, sans cesse occupé du désir d'apercevoir Laure, et n'obtenant qu'à de longs intervalles cette jouissance empoisonnée et rapide, Gustave traînait une existence malheureuse..... L'aurait-il améliorée en partant ? Des moralistes froids et sévères répondront qu'il devait du moins l'essayer ; mais ses vieux parens, qui souffraient de son absence, le plaignaient trop pour le blâmer, et M. La-

verderie résolut de venir le voir à Paris, dès qu'il aurait terminé des travaux agricoles qui devaient le retenir encore quelques mois dans les environs de Bordeaux.

Il arriva que le marquis de L*** fut arrêté; l'on pouvait à juste titre le taxer d'opinions contraires à la révolution; mais la faiblesse de ses moyens et de son caractère aurait dû faire sa sûreté. La marquise, que la froideur dédaigneuse de Gustave avait vivement blessée, sacrifia les ressentimens de sa vanité à sa tendresse pour son mari, en avertissant Gustave de son danger, et le priant d'employer son crédit en sa faveur. Grâce aux soins de Gustave, le marquis fut remis en liberté; il en profita pour faire les préparatifs de son émigration, et sortit de France avec sa

famille à quelque temps de là. Gustave fut à son tour traduit devant un des tribunaux créés par la révolution. Parmi les griefs que la calomnie pouvait inventer contre lui, le plus considérable était d'avoir favorisé l'émigration du marquis de L***, et, bien que les accusations manquassent totalement de preuves, il vit de près le moment où ses juges, prévenus, allaient prononcer l'arrêt de sa mort. « Citoyens, leur dit-il, permettez-moi de me laver des prétendus crimes qu'on m'impute, et de vous épargner l'injustice de faire périr un innocent qui peut encore devenir utile à la patrie ! Je n'ai point aidé M. de L*** à sortir de Paris et de la France, j'ignorais complètement que telle fût son intention ; et vous n'hésiteriez plus à croire à cette vérité

que je vous atteste, quand j'y ajouterai, qu'eussé-je été instruit de ce projet, je n'en aurais pas troublé l'exécution, si ce n'est, peut-être, par des conseils puisés dans l'intérêt propre de M. de L*** et de sa famille.....

Que nous importe, citoyens, que des individus aveuglés par leurs préjugés et leurs souvenirs, détestant et craignant nos nouvelles institutions, aillent chercher loin de la patrie une existence qu'ils croient leur convenir mieux que celle dont ils pourraient jouir dans son sein?

La France n'a-t-elle donc pas assez d'enfans dévoués et fidèles, dont les facultés seront employées à la faire prospérer, pour que nous ne cherchions pas à retenir de force ceux dont les opinions menacent sa gloire

» sa liberté ? Ils ne partent, dit-on, que
» pour revenir nous attaquer, il faut
» prévenir leurs coups..... Ah ! la peur
» en chasse bien plus que le désir de la
» vengeance ; et pourquoi nous abais-
» serions-nous à rougir la terre du sang
» de ces victimes tremblantes qui ne
» demandent pas mieux que d'aller se
» cacher loin de nous ? Un jour viendra
» peut-être où, désabusées par leur
» malheur et par notre félicité, elles
» solliciteront le droit de revenir parmi
» nous et de s'attacher à notre cause.....
» Quant à ces Français rebelles et déna-
» turés qui veulent armer avec eux les
» étrangers contre leur patrie et le roi
» qu'ils affectent de chérir, qu'ils nous
» attendent au champ de bataille ! Là
» nous pourrons leur faire éprouver
» notre valeur, en défendant nos liber-

» tés et notre indépendance, mais nous
» ne devons pas punir par des assassi-
» nats des fautes qui ne sont pas encore
» commises.

» On m'accuse encore, citoyens, de
» regretter l'ancienne forme de gouver-
» nement, de repousser de mes vœux
» les lois libérales et philosophiques
» que nous avons vues naître. Naguère
» mon zèle trop ardent, disait-on, pour
» la cause de la justice et de l'égalité a
» suffi pour me fermer le chemin du
» pouvoir et de la fortune..... Je laisse à
» mes juges le soin d'apprécier le blâme
» qu'on veut jeter aujourd'hui sur les sen-
» timens qui m'animent; qu'ils décident
» si ce ne sont pas ceux d'un honnête
» homme et d'un véritable patriote.»

Les acclamations de l'assemblée per-
mirent à peine à Gustave d'achever son

discours ; il fut acquitté. S'il se trouvait parmi les juges quelques-unes de ces âmes viles et féroces qui sont inaccessibles à tout mouvement d'enthousiasme et de vertu, leur maligne influence fut obligée cette fois de céder à l'élan général ; l'innocence et la vérité furent respectées.

Peu de semaines après cet événement, Gustave eut une affaire à traiter avec une dame âgée et respectable, parente éloignée de la comtesse de P***. Un matin, qu'il était chez elle, Laure vint lui faire une visite, et Gustave eut peine à contenir sa joie et son émotion en la voyant entrer ; Laure aussi parut troublée, la plus vive rougeur colora ses joues, sur lesquelles une triste pâleur siégeait habituellement depuis quelques mois. Cependant tous deux

se remirent d'autant plus facilement que la vieille dame ne s'aperçut de rien ; après un quart d'heure de conversation générale, elle se leva pour aller chercher des papiers qu'elle devait remettre à Gustave, et le laissa seul avec Laure. Gustave rougit à son tour ; ses yeux fixés sur Laure, il ouvrit la bouche et ne dit rien ; il avança la main vers elle et la retira sans l'avoir touchée..... Laure semblait vouloir profiter de ce moment de tête à tête pour parler de quelque chose qui l'intéressait : « Vous avez couru dernièrement un grand danger, dit-elle à Gustave. — Je suis donc assez heureux pour que vous entendiez quelquefois parler de moi ? — Sans doute, et vous pouvez penser..... Vous devriez retourner auprès de vos parens ; vous

» voyez qu'il n'est pas prudent pour
» vous de rester à Paris. — Ah ! vous
» savez bien quel charme m'y retient !
» dit Gustave d'une voix tremblante. —
» Vous avez tort d'y céder, répondit
» Laure en baissant les yeux ; croyez-
» vous donc que personne n'éprouve
» des inquiétudes pour vous ?.... » Pour
le coup, Gustave saisit sa main, il y im-
prima un baiser..... La vieille dame ren-
trait dans le salon, et il n'eut plus que
le temps de dire à Laure : « Vous ve-
» nez quelquefois ici ? » Laure ne put
répondre à cause de la présence de sa
parente ; mais il chercha sa pensée
dans ses yeux, et crut y voir qu'elle l'a-
vait compris et que son intention ne
lui déplaisait pas.

Il prolongea sa visite autant que la
bienséance le lui permit ; il y avait si

long-temps qu'il n'avait contemplé Laure à son aise, qu'il ne l'avait entendue parler ! Il ne pouvait se rassasier de ce bonheur. Il sortit enchanté de ce qu'elle lui avait dit, de ce qu'il avait lu sur sa physionomie, du baiser qu'il avait eu l'heureuse témérité de ravir sur cette main si belle et tant chérie ! Cette première faveur de l'amour, quelque légère qu'elle fût, se retraçait délicieusement à son souvenir, et l'avenir s'embellissait pour lui de mille projets qu'il bâtissait sur la possibilité de rencontrer encore Laure dans la même maison. Il espérait maintenant échapper à un malheur qui avait beaucoup tourmenté son imagination : celui de perdre les traces de Laure pour bien des années, supposé que la comtesse prît le parti d'émigrer, évè-

nement assez probable. Laure approchait insensiblement de sa majorité; et les nouvelles lois devaient, à cette époque, lui laisser la liberté de se marier selon son goût; Gustave ne comptait pas l'engager à lui donner sa main au risque de perdre une partie de la tendresse de sa mère; cependant la perspective de voir un jour son sort dépendre uniquement de la volonté de Laure était un soulagement à ses maux..... et, en trouvant le moyen de lui parler quelquefois de conserver tous ses droits sur son cœur, de les augmenter peut-être, il crut presque avoir trouvé le bonheur.

Mais le surlendemain de ce jour agréable, il fut frappé d'un vif chagrin; une lettre de sa mère lui annonça que son père était malade et

désirait le voir. Quoique madame Laverderie ne parlât pas de danger, et semblât même vouloir en éloigner l'idée, il régnait dans sa lettre un ton mélancolique qui ne fit que trop présumer à Gustave qu'elle lui cachait une partie de la vérité. Dans tous les cas il n'aurait pas hésité à se rendre auprès de son père, dès que ses soins et sa présence pouvaient lui être utiles, et il ne retarda son départ de quelques heures que pour mettre ordre aux affaires de sa place, prendre congé de M. de G***, et faire une visite à la dame chez laquelle il avait vu Laure; des raisons d'obligeance et de politesse rendaient cette démarche convenable; mais Gustave avait encore des motifs d'un intérêt plus pressant; il voulait que Laure pût être instruite de la cause

de son départ précipité, il se flattait vaguement de la rencontrer. Il ne trouva pas la bonne dame chez elle, et, en s'éloignant de Laure sans lui faire connaître ses projets, sans aucune certitude d'avoir de ses nouvelles et de la revoir un jour, il fit à la piété filiale le plus grand sacrifice dont les circonstances lui offrissent l'occasion.

Cependant il se reprochait amèrement de n'avoir pas cédé, quelques mois auparavant, aux désirs de son père qui le pressait de revenir auprès de lui. Il avait beau se dire que ce n'était que son intérêt à lui que son père avait alors en vue, et que, jouissant en apparence de la santé la plus robuste, on devait le croire encore loin de l'époque où les soins et les consolations de son fils lui seraient nécessaires : l'é-

vènement semblait accuser sa résistance, et des craintes déchirantes l'assiégeaient presque sans relâche. D'un autre côté, des inquiétudes, des vœux ardents que l'espérance ne charmait pas, le tourmentaient au sujet de Laure, et, durant le cours de ce triste voyage, ballotté par mille chagrins, ses rares instans de repos étaient encore troublés par des rêves sinistres. Les heureux du monde prennent une douleur unique et passagère pour une grande infortune; mais cette cruelle agitation d'une âme qui, dans la crise d'une destinée qui se complique, passe en revue tous ses maux, et n'aperçoit pas un sujet de consolation, ils l'ignorent, ils ne la comprennent point, et voilà pourquoi peut-être ils la plaignent si peu!

Quelque diligence que fît Gustave pour se rendre auprès de son père, il n'arriva que peu d'heures avant sa mort. Une attaque d'apoplexie dont M. Laverderie n'avait pu se remettre entièrement l'avait conduit en quelques jours aux portes du tombeau. A ses derniers momens, il parut éprouver une vive satisfaction à voir encore Gustave, à recevoir la preuve de son dévoûment et les témoignages de sa tendresse; du reste, calme et résigné à son sort, il tâchait d'armer son fils de courage contre les lois de la nature, il s'occupait à consoler sa femme inconsolable, qui faisait d'inutiles efforts pour déguiser sa douleur..... Images de mort, scènes lugubres, séparations terribles auxquelles l'esprit voudrait en vain trouver d'autres raisons que l'inflexible nécessité!

Gustave ne pouvait avoir l'idée de quitter sa mère, même pour peu de jours, dans les premiers temps qui suivirent la perte qu'elle venait de faire ; cependant un malheur imprévu vint encore augmenter pour lui le tourment d'être éloigné des lieux que Laure habitait. Il avait écrit à M. de G*** pour lui annoncer la mort de son père ; M. de G*** ne reçut pas cette nouvelle affligeante, il venait d'être victime d'une émeute populaire, pour avoir voulu la calmer ; ainsi le sort barbare, en frappant à la fois ces deux hommes respectables, leur épargnait du moins le chagrin de se survivre l'un à l'autre. Gustave pleura sincèrement l'ami fidèle, le protecteur zélé qui depuis plusieurs années n'avait pas cessé de s'occuper de ses intérêts et de son bonheur. Il sentit

aussi qu'il perdait sa principale chance d'être instruit de ce qui arriverait à Laure pendant qu'il était absent de Paris, car Eugène de Valmore, obligé de rester à son corps, sur les frontières de la Flandre, était privé lui-même d'avoir des nouvelles de sa tante et de sa cousine aussi souvent qu'il l'aurait désiré.

Madame Laverderie, en bonne et tendre mère, devinait une partie des tourmens de Gustave; quoiqu'elle sut qu'il était remplacé dans son emploi, elle l'engagea bientôt à retourner à Paris; pour l'y déterminer, elle l'assurait qu'elle pouvait se passer de ses soins et affectait plus de sérénité qu'elle n'en éprouvait réellement. Mais comment Gustave aurait-il cédé? Il commençait à pressentir une nouvelle ca-

tastrophe et voyait sa place marquée auprès de sa mère souffrante et mélancolique dont la douleur menaçait la frêle existence. Tant que madame Laverderie avait été heureuse et tranquille, son tempérament avait résisté à une maladie de langueur dont elle avait autrefois ressenti les premières atteintes; en perdant la plus chère moitié d'elle-même, elle fut frappée d'un coup trop violent pour ses forces; le germe assoupi de la maladie se réveilla avec plus de fureur, et ses ravages furent si prompts, que peu de mois suffirent pour ôter toute espérance à Gustave. Qu'on se représente tout ce qu'il souffrit en voyant dépérir sous ses yeux l'être chéri sur lequel il avait concentré tous ses sentimens de reconnaissance et de piété filiale! Forcé de dissimuler

ce qu'il éprouvait à cet égard, il inventait des prétextes pour combattre les sollicitations que sa mère lui faisait, afin qu'il la quittât; mais elle comprit de bonne heure qu'elle approchait du terme de sa vie, et, acceptant alors des sacrifices qu'elle croyait ne plus devoir durer long-temps, elle s'abandonna à la douceur de voir ses derniers jours embellis par l'amour et les vertus de son fils.

Cet état se prolongea plus de la moitié d'une année. Les soins et le dévouement de Gustave ne se démentirent pas un instant; aucun effort sur lui-même, sur la disposition mélancolique de son esprit, ne lui paraissait trop difficile lorsqu'il s'agissait d'adoucir les souffrances de sa mère, de l'en distraire par des lectures ou par une conversation

piquante et variée. Vers la fin de sa maladie ses douleurs devinrent plus aiguës, une cruelle insomnie la tourmentait; Gustave passait la plus grande partie des nuits auprès d'elle, et l'excès de la fatigue pouvait seul le contraindre à prendre quelques heures de repos. Une nuit, que madame Laverderie s'était endormie après une crise pénible, elle vit en se réveillant Gustave assis auprès de son lit, immobile, et les yeux fixés sur elle : « Ah ! mon fils, dit-elle en lui » tendant la main, la Providence doit » te récompenser ! Tu seras heureux. » Cet espoir consolant me donne quelque force contre le chagrin de te » quitter. » Gustave soupira profondément, et, se baissant sur la main de sa mère, il retint ses larmes prêtes à couler..... La veille il avait lu dans les jour-

naux les noms de la comtesse de P*** et de sa fille parmi ceux des personnes marquantes nouvellement émigrées ; Eugène de Valmore n'avait pas répondu à ses dernières lettres ; il n'avait pas d'autres connaissances à qui il pût demander par écrit les informations qui l'intéressaient, sans craindre de les compromettre et en même temps de ne pas obtenir de réponse, car, à cette époque de troubles et de désordres, le secret des correspondances était peu respecté. Gustave prévoyait donc, avec un juste effroi, qu'il allait se trouver isolé sur la terre, livré à un amour malheureux dont l'objet serait à jamais perdu pour lui ; il ne pouvait goûter les espérances dont sa mère se flattait, mais il lui cachait ses nouveaux motifs de découragement, comme tout ce qui

n'aurait servi qu'à lui donner des impressions pénibles.

La mort de madame Laverderie le plongea pour quelques jours dans une douleur morne et stupide ; l'objet unique de ses soins et de sa sollicitude venait d'expirer sous ses yeux ; la vie lui semblait désormais sans but et sans charmes ; mais il se flattait secrètement d'en être bientôt débarrassé : il souffrait, il se croyait malade, et cette idée était la seule à laquelle il trouvât quelque douceur. Cependant en peu de jours son tempérament, naturellement vigoureux, surmonta cette indisposition causée par les veilles et l'inquiétude ; Gustave perdit l'espérance de mourir de chagrin, mais, en reprenant des forces, il reprit aussi l'énergie morale qui devait lui faire supporter sa

situation. Il y a un instinct conservateur qui manque rarement à l'homme, et qui l'attache à la vie par ses projets, par ses chimères, même par ses regrets, lorsqu'il ne peut y tenir par ses espérances et les biens qu'il possède. En recouvrant une plus grande vivacité d'imagination, Gustave sentit plus amèrement peut-être qu'auparavant, la douleur d'avoir perdu ses bons parens, mais il se plaisait dans cet hommage qu'il rendait à leur mémoire; et, devenu capable de réfléchir aux moyens de tirer parti de sa triste position, il entrevit qu'il avait encore quelque chose à faire dans le monde; que, si le reste de sa carrière ne devait pas servir à son bonheur personnel, il pouvait du moins l'employer au soulagement des malheurs publics ou particuliers dont

il n'avait jamais été le témoin insensible ; il sentit que, dans tous les cas, le découragement était un obstacle à ce qui pouvait lui arriver d'heureux et à ce qu'il pouvait faire de bon ; en conséquence, il résolut d'abord de ne rien négliger pour découvrir les lieux où se trouvait Laure, et il partit pour Paris dès qu'il eut pris quelques mesures indispensables pour l'administration de sa fortune pendant une absence qu'il prévoyait être de longue durée.

Eugène arrivait à Paris en même temps que Gustave. Depuis environ trois mois, il était passé du grade de capitaine à celui d'aide-de-camp d'un général qui ensuite était allé prendre un commandement sur un point de la frontière éloigné de cent cinquante lieues de celui où Valmore se trouvait

d'abord avec son régiment. Ce changement d'adresse et ce déplacement avaient beaucoup retardé l'arrivée des lettres de Gustave, et, depuis quelques semaines qu'Eugène les avait reçues, il ne se pressait pas d'y répondre, parce qu'il n'avait rien que de triste et de désagréable à mander à son ami. Malgré certaines opinions d'Eugène, qui devaient déplaire à sa tante, elle lui avait continué ses égards et sa tendresse, et lui avait écrit régulièrement jusqu'au moment de son émigration. Elle pensait peut-être que la naissance de son neveu commandait l'indulgence; elle se flattait sans doute que ses *fausses idées* n'étaient qu'une erreur de jeunesse, et que des temps plus heureux le ramèneraient à la raison; peut-être aussi n'avait-elle pas perdu toute espé-

rance de renouer le mariage que Laure avait fait manquer..... D'ailleurs il était riche, il était son proche parent, et, quoiqu'elle semblât ne pas s'occuper assez de l'avenir de sa fille, elle y pensait pourtant quelquefois avec inquiétude, et aurait été bien fâchée de la priver de l'appui de son cousin de Valmore. Décidée à sortir de France, elle trouva moyen de lui écrire, par une occasion, qu'elle comptait se diriger du côté des Pays-Bas, et lui demanda même un léger service qui devait faciliter son passage. Eugène aurait bien voulu l'engager à rester dans sa patrie avec sa charmante fille, mais, outre qu'il comptait peu sur son influence, il était déjà trop tard pour l'essayer; ne pouvant faire mieux, il s'occupait du moins de la sûreté de ses parentes,

lorsqu'un autre billet de la comtesse l'avertit qu'elle avait changé d'avis sur la direction de son voyage, à cause de quelques difficultés qu'elle n'avait pas prévues d'abord, et qu'il aurait plus tard de ses nouvelles, de celles de Laure, et toutes les informations qu'il pourrait désirer, par un ancien domestique nommé Lefranc, qui l'accompagnait jusqu'à la frontière, mais ne pouvait la suivre au-delà, parce qu'il avait à Paris une femme et des enfans.

Peu de jours après la réception de ce billet, Eugène suivit à l'autre extrémité de la France le général dont il était nouvellement aide-de-camp. Avant de partir, il prit les précautions nécessaires pour que les lettres qu'on lui adresserait et les avis qu'on pourrait avoir à lui donner lui parvinssent exac-

tement ; cependant le temps s'écoula sans qu'il reçût aucune nouvelle de sa tante et de sa cousine ; il devenait de moment en moment plus inquiet sur leur sort, et, persuadé qu'il aurait plus de chances de s'en éclaircir à Paris qu'ailleurs, il saisit avec empressement l'occasion de s'y rendre pour une mission de confiance dont son général le chargeait. A peine descendu de voiture, il apprit par hasard que Gustave était arrivé le jour même ; il courut se jeter dans ses bras, devinant qu'il avait besoin de ses consolations, et tremblant en même temps à l'idée du nouveau coup qu'il avait à lui porter.

Gustave versa bien des larmes dans cette entrevue ; le plaisir de retrouver un ami se confondait dans son âme avec la douleur poignante d'avoir perdu tout

le reste, d'avoir vu mourir les auteurs chéris de ses jours, d'être séparé pour jamais peut-être du seul objet qui pourrait lui faire aimer la vie.... Tout homme a ses momens de faiblesse, et, après tout, est-ce une faiblesse de céder à cet attendrissement passager que la nature secourable envoie au malheureux pour conserver son être et le préserver d'un sombre désespoir? Mais quand l'atôme né pour être le jouet du sort, des éléments, de ses semblables, de lui-même, veut rester toujours impassible et calme, n'est-ce pas plutôt alors qu'il est faible, qu'il est coupable, puisqu'il se rend victime de son orgueil? Ah! qui ne connaît pas la douleur, ignore aussi ses joies enivrantes et pures qu'il est doux de comprendre, lors même qu'on ne doit pas les goûter!.... Gustave

pleura donc en embrassant son ami, en lui faisant le récit des scènes douloureuses et des combats intérieurs qui venaient de remplir près d'une année de sa vie ; mais quand enfin il osa l'interroger sur le sort de la comtesse et de sa fille, il ne pleurait plus, il était pâle, et semblait attendre un dernier arrêt.

Les détails qu'Eugène lui communiqua, bien que fâcheux et inquiétans sous beaucoup de rapports, laissaient pourtant quelque espoir de découvrir ce qu'étaient devenues les deux fugitives, d'apprendre qu'elles étaient en sûreté ; Gustave reprit un peu de courage, et les deux amis s'occupèrent avec ardeur de leurs recherches et de leurs informations.

Ils cherchèrent d'abord le domesti-

que qui avait dû accompagner la comtesse jusqu'aux frontières; il n'était pas encore revenu, sa femme se livrait à des inquiétudes mortelles, parce que le temps de son absence excédait de beaucoup celui qu'il avait indiqué à son départ. Les autres domestiques de madame de P***, ses parens, ses amis, ne savaient rien ou n'avaient que des données vagues qui ne jetaient aucune lumière sur la vérité; la comtesse avait promis à ses amis les plus intimes qu'ils auraient de ses nouvelles par le même homme qui devait en donner à Valmore; c'était également lui qui devait apporter ses derniers ordres à la personne de confiance qui avait été chargée de réaliser sa petite fortune, et à qui il était resté quelques légères sommes entre les mains. Tout reposait donc

sur le retour de Lefranc, dont l'absence prolongée devait être le sujet de bien des suppositions différentes; dans la crainte que Laure et sa mère ne fussent pas encore sorties de France, Eugène et Gustave n'osaient donner à leurs recherches une publicité dangereuse; ils s'informaient secrètement et sans succès; ils parcouraient tous les papiers publics qui avaient paru depuis trois mois et n'y trouvaient aucun indice..... Un incident important et fatal se découvrit enfin de lui-même. Dans son voyage pour revenir chez lui, Lefranc était tombé malade et avait été obligé de s'arrêter dans une petite ville à quelques lieues de Paris; il crut qu'un jour ou deux de repos le mettraient en état d'achever sa route, mais le délire lui prit presque aussitôt, et il mourut sans

avoir pu même apprendre à ses hôtes qui il était. Ces gens étaient honnêtes, ils eurent le désir de renvoyer à la famille du mort ses effets et sa montre ; il y avait dans une de ses poches un papier, sans importance d'ailleurs, où son nom et son domicile se trouvaient indiqués ; le maire de l'endroit écrivit à Paris pour savoir à qui devait appartenir la dépouille, et la veuve Lefranc la reçut trois semaines après la mort de son mari, avec une lettre qui lui donnait quelques détails sur ce triste événement.

Il paraissait que madame et mademoiselle de P*** avaient passé à l'étranger, puisque Lefranc était revenu seul ; la longueur de son absence devait faire présumer qu'il venait de loin, ou bien que ces dames avaient éprouvé des

retards et des obstacles; mais il s'était arrêté dans un lieu trop voisin de Paris, pour qu'on pût tirer quelque conjecture certaine sur le point de la France d'où il arrivait; il ne s'était trouvé sur lui rien qui l'indiquât, et tout prouvait enfin qu'il avait emporté dans la tombe le secret que la comtesse n'avait pas jugé prudent de confier au papier.

Deux ans que Valmore avait dû passer loin de sa cousine avaient apporté de grands changemens dans ses dispositions. Il avait un de ces caractères actifs, sensibles et gais, chez lesquels les impressions sont vives, mais non ineffaçables, qui surmontent la douleur, parce qu'ils ne sauraient la supporter; d'ailleurs, il avait le jugement très-droit, et, quoique par légèreté, par paresse, ou par défaut de pénétra-

tion, il n'occupât pas son esprit de beaucoup de choses qui avaient pourtant de l'intérêt, il était rare que ce qui le concernait personnellement ne se présentât pas à lui sous son véritable jour ; aussi pouvait-on le citer comme un modèle d'honneur et de loyauté : la honte et surtout le remords étaient des chagrins qu'il n'aurait pu surmonter, il ne s'y exposait pas. On n'évite pas aussi facilement les chagrins d'amour ; écueils placés sur la route du bonheur, il faut les affronter ou renoncer au monde avant de le connaître, et condamner sa jeunesse à la triste et solitaire indifférence. Valmore ne se repentait pas d'avoir risqué le repos de sa vie en cédant à l'empire des charmes et des vertus de Laure ; mais quand son amour fut tout-à-fait dé-

pouillé d'espérance et d'illusion, il s'avoua qu'il était à désirer qu'une flamme inutile, qui le rendait malheureux, qui ne devait lui donner ni une amante, ni une épouse, et qui le privait d'une amie charmante, pût s'éteindre avec le temps..... Il ne l'espérait pas : quel est l'amant qui comprenne qu'une image adorée puisse cesser d'être toujours présente à sa pensée ? Que cet aspect, ce son de voix, ce nom même, qui font palpiter son cœur et lui causent des émotions si vives, puissent rentrer pour lui dans la classe des objets ordinaires ?.... Pendant quelques mois, Eugène crut qu'il aimerait toujours, malgré les distractions qu'il ne repoussait pas et les parties de plaisir auxquelles il se laissait entraîner par raison ; souvent, en sortant d'une réu-

nion brillante, d'un bal où il avait feint de s'amuser et où chaque jolie femme se flattait d'avoir été remarquée par le beau Valmore, il passait la nuit à gémir, à soupirer pour l'aimable et modeste Laure, qui ne ressemblait guère, pensait-il, à toutes ces coquettes manières dont il était désormais réduit à s'occuper. Insensiblement ses accès de tristesse devinrent plus rares ; il pensait encore beaucoup à Laure, mais c'était avec moins de transport, moins d'agitation, et enfin il n'éprouva plus pour elle qu'une admiration respectueuse, une amitié tranquille et dévouée qui lui faisaient désirer sincèrement de la voir un jour l'heureuse compagne de son ami Laverderie. Il avait compris peut-être que la sympathie, l'égalité morale peuvent seules faire naître un

amour mutuel et durable ; car, dans ces rêveries vagues auxquelles toute imagination jeune, vive et tendre, s'abandonne quelquefois pour se créer un avenir selon son goût, il se représentait maintenant la beauté qui devait lui donner le bonheur, sensible et bonne comme Laure, mais plus folâtre, plus étourdie, d'une humeur moins égale, d'un esprit moins supérieur, moins parfaite enfin, et telle qu'il pût avoir le plaisir de récompenser, par un peu d'indulgence et quelques sacrifices, la douce créature qui voudrait bien l'aimer passionnément, malgré les imperfections qu'il voyait en lui. Cependant ces chimères agréables trouvaient peu de place dans ses pensées ; les travaux et les événements de sa vie actuelle, les sentimens

qu'il éprouvait déjà, l'occupaient suffisamment ; il était surtout trop contrarié par l'émigration de sa tante et de sa cousine, et par les circonstances qui en dérobaient les suites à sa connaissance, pour avoir, à cette époque, beaucoup de dispositions à rêver une félicité imaginaire. Il savait que les sommes que la comtesse avait emportées ne pouvaient guère s'élever à plus de vingt mille francs ; elle comptait sans doute, comme tant d'autres, sur l'appui des princes français et des souverains étrangers ; elle se flattait de voir bientôt renaître l'ancien ordre de choses, et de revenir dans sa patrie avec de nouveaux droits aux bienfaits du gouvernement ; mais Valmore, jugeant les hommes et les événemens avec plus d'impartialité, pressentait

combien ces espérances étaient illusoires ; il voyait les ressources de la comtesse promptement épuisées par des voyages d'autant plus dispendieux, qu'ils étaient hérissés de difficultés, il la voyait réduite à la misère, à la nécessité de chercher avec sa fille des moyens d'existence dans des travaux au-dessus de leurs forces, étrangers à leurs habitudes. S'il était péniblement affecté de cette perspective par rapport à sa tante qu'il chérissait, malgré ses travers, parce qu'il n'oubliait pas qu'elle lui avait tenu lieu de mère, combien il l'était encore davantage en pensant que l'intéressante Laure, faite pour briller, pour être adorée en France, ne voulant de mal à personne et devant plaire à tout le monde, allait passer les plus belles années de sa jeu-

nesse dans quelque coin reculé de l'Allemagne ou de l'Angleterre, ensevelie dans une triste et misérable obscurité, que sa destinée serait totalement manquée pour des préjugés qu'elle ne partageait pas et des intérêts de vanité fort au-dessous de son noble caractère ! Valmore savait concilier les devoirs d'un bon parent avec ceux d'un soldat patriote ; et s'il avait connu la retraite de sa tante et de sa cousine, il aurait probablement trouvé moyen de veiller sur elles, et de parer aux plus graves inconvéniens de la position où elles allaient se trouver ; mais la mort inattendue de Lefranc le mettait dans l'impossibilité de rien tenter à cet égard, et sa peine était d'autant plus vive, qu'il ressentait celle de son ami.

Gustave était désespéré. « Je ne la

» verrai plus ! disait-il. Adieu donc fai-
» bles espérances , jouissances impar-
» faites et fugitives qui charmiez ma
» triste existence !.... Eh quoi ! n'était-ce
» pas assez du malheur de ne pouvoir
» presser sur mon sein l'être qui sem-
» blait formé pour moi, de ne pouvoir
» lui confier mes pensées les plus in-
» times et les plus chères qui toutes
» l'avaient pour objet ? Il faut, pour
» achever de me rendre le plus infor-
» tuné des hommes, que le sort me cou-
» damne à ne plus contempler ces traits
» charmans, ces grâces enchanteresses,
» à ne plus rencontrer ce regard doux
» et pénétrant qui semblait me com-
» prendre, à ne plus entendre cette voix
» touchante dont les accens portaient
» le trouble dans mes sens et la convic-
» tion dans mon esprit ; qui me faisait

» connaître le bonheur tant désiré de
» sympathiser avec une femme!... Je
» l'ai trouvé, cet objet fantastique que
» je m'étais représenté comme le bien
» le plus précieux, le seul qui pût sa-
» tisfaire mon ardente sensibilité, et je
» ne devais que l'entrevoir! Je devais en
» être séparé par les odieuses passions
» des autres, par des circonstances fu-
» nestes qui me ravissent jusqu'à la sa-
» tisfaction précieuse d'être instruit de
» sa destinée!.... Quel est donc le pou-
» voir bizarre qui dirige les événemens
» de ce monde, et me fait épuiser la
» coupe des douleurs avant d'avoir at-
» teint le milieu de ma carrière, à l'âge
» où la plupart des hommes ne con-
» naissent encore que les plaisirs? Avec
» un cœur fait pour aimer, pourquoi
» ma vie est-elle condamnée à l'isole-

» ment ? Est - ce un crime d'imaginer
» une félicité pure, délicieuse et facile ?
» Et faut-il que je sois plus malheureux
» qu'un autre, parce que je me suis
» senti plus capable de jouir des bien-
» faits de la nature, de bénir tous les
» jours mon existence ?..... Et Laure !
» Laure qui m'aimait peut - être.....
» Elle est malheureuse aussi ! Inno-
» cente et belle, qu'a-t-elle fait pour qu'il
» ne lui tombe en partage que des pei-
» nes, des privations et des dangers ? »
L'imagination d'un amant est plus ac-
tive et plus ombrageuse que celle d'un
autre ; non - seulement Gustave s'in-
quiétait comme Eugène de ce qui était
probable, mais il pensait encore à tout
ce qui était possible. S'il supposait un
moment que Laure traversait les mers

pour se rendre en Angleterre ou ailleurs, il frémissait aussitôt à l'idée des tempêtes et des corsaires; s'il imaginait que la comtesse s'était plutôt dirigée du côté de la Hollande ou de l'Allemagne, tous les maux qui, sur le théâtre de la guerre, peuvent assaillir deux femmes sans défense, s'offraient à son esprit pour le désespérer. Et si, par un malheur qui n'était pas impossible, Laure allait être privée de l'appui de sa mère, et se trouver seule au milieu des farouches soldats du Nord et de leurs chefs absolus!.... A cette pensée, Gustave se tordait les bras, il était prêt à perdre la raison. Que fera-t-il? Partira-t-il pour rejoindre Laure?.... Comment la trouver? La comtesse a pris sans doute un nom supposé. Parcour-

ra-t-il successivement les villes et les campagnes de toutes les contrées de l'Europe, incertain encore de découvrir l'objet de tant de recherches ? Ah ! le courage et la persévérance ne lui manqueraient pas ; mais, supposé qu'il parvînt à rejoindre ces dames, à quel titre se présenterait-il à la comtesse ? Il ne pourrait pas même lui faire accepter ses services. Et quel droit avait-il à réclamer sur Laure ? Aucun ; il ne lui avait pas seulement avoué son amour. Un moment il s'était flatté d'avoir touché son cœur, mais que de doutes accompagnaient alors cette idée séduisante ! Et depuis, que de circonstances pouvaient avoir agi contre lui ! Une année d'absence, l'apparence de l'oubli, de nouveaux rivaux peut-être.... Gustave n'en doutait pas ; il lui semblait

que tout homme un peu sensé ne pourrait connaître Laure sans devenir un rival pour lui, et, quand son imagination moins sombre lui montrait l'espérance de la retrouver un jour, il se disait avec amertume qu'elle serait probablement engagée dans les liens du mariage. Cette pensée pourtant n'aurait pas été capable de l'empêcher d'entreprendre le tour du monde pour voler à sa poursuite : il eût été consolant pour lui d'apprendre qu'elle avait échappé à tous les malheurs qu'il craignait pour elle, qu'elle était tranquille, de la voir encore, d'avoir peut-être à la préserver de quelque embarras, de quelque danger.... Mais il avait l'habitude d'envisager la question dans toutes ses faces avant de prendre un parti, et, dans cette circonstance, malgré son

désespoir et ses noirs pressentimens, il voyait bien qu'il n'était pas impossible que Laure revînt en France dans peu d'années et libre encore; qu'il y avait même plus de chances de la voir de cette manière que de la rencontrer en courant après elle. Son retour pouvait avoir lieu pendant que Gustave serait absent, séparé de sa patrie par des armées ennemies, ou par l'immensité des mers et dans l'impossibilité d'apprendre cette nouvelle à temps pour en profiter. D'un autre côté, plusieurs années de voyages et de recherches auraient entamé son patrimoine; il était même probable que son absence le ferait considérer comme un émigré; que l'on confisquerait ses biens; et alors, si la comtesse revenait à des idées plus raisonnables, ou si Laure, maîtresse d'elle-

même, était disposée à l'accepter pour époux, il n'aurait plus de fortune à lui offrir; ce serait sa faute, il aurait créé lui-même des obstacles nouveaux à ce bonheur qu'il n'osait espérer, mais qu'il ne cesserait jamais de désirer de toutes les forces de son être. Il se décida donc à ne pas aller chercher Laure dans les pays étrangers, et cependant comment exister dans une si cruelle incertitude, accablé de regrets si désolans? Comment supporter les heures, les jours, les mois, les années qui allaient, selon toute apparence, s'écouler sans lui amener un moment de plaisir, une consolation, un motif de tranquillité sur ce qui l'intéressait presque exclusivement? Il ne pouvait penser à s'établir dans ses propriétés de Guyenne : le calme et la solitude des champs con-

viennent au bonheur, ou bien à la mélancolie tranquille qui veut oublier ses maux et le monde, où plus rien ne l'intéresse; mais, pour Gustave, que le fracas de Paris, ses sanglantes catastrophes, ses fêtes bruyantes et le tourbillon d'intérêts divers qui faisaient mouvoir en tous sens son immense population ne pouvaient le distraire de sa violente agitation, une vie monotone et retirée n'aurait pu que lui inspirer le sombre désespoir qui produit le suicide ou l'aliénation d'esprit. La mort lui aurait semblé préférable au tourment de vivre avec tant de chagrins et de craintes, et plus d'une fois, en passant auprès de la Seine, il jeta sur ses flots un œil d'envie; il était tenté d'y chercher l'oubli du passé et l'indifférence pour l'avenir.... Mais, dans la fleur

de l'âge et la maturité de la raison, se défait-on sans scrupule d'une existence précieuse qu'aucun pouvoir ne saurait ressaisir, uniquement pour échapper aux agitations de son propre cœur ? Gustave n'eut pas cette faiblesse égoïste, et, sortant victorieux de la lutte pénible de ses malheurs et de sa philosophie, il embrassa définitivement une résolution dont il avoit eu la première idée peu de jours après la mort de sa mère. Les hostilités venaient de commencer ; attaquée de tous côtés, la France avait besoin de défenseurs, et Gustave se rangea sous ses drapeaux. Les fatigues de la vie militaire lui parurent le seul moyen d'attendre patiemment ce qu'il plairait au sort d'ordonner de sa destinée, de supporter des peines dont il sentait qu'aucun nouvel

intérêt ne pourrait le consoler; et, croyant ne pouvoir mieux employer sa vie qu'en la donnant à sa patrie en danger, la mort lui sembla belle et légitime s'il la rencontrait au champ d'honneur.

Valmore avait craint que son ami ne succombât sous le poids de la douleur, il fut charmé du parti qu'il prenait. Sa mission était terminée, ils partirent ensemble pour l'armée; les événemens de la guerre les séparèrent dans la suite, mais rien n'altéra leur amitié, et leur correspondance fut aussi régulière que le permirent les vicissitudes de leur profession et la prodigieuse activité qui la caractérisait à cette époque.

Il serait inutile d'entrer dans le détail des campagnes dont Gustave partagea la gloire : leur souvenir est dans

tous les cœurs français, l'étranger même en fut trop étonné pour les oublier. Gustave, ne craignant pas la mort et ne voulant pas la chercher, déployait dans les combats un courage infatigable et tranquille qui ne pouvait manquer de produire des actions éclatantes et de le faire distinguer ; son instruction, une intelligence supérieure et son exactitude à se conformer aux lois de la discipline étaient encore autant de moyens d'avancement ; chéri de ses chefs et respecté de ses compagnons d'armes, en moins de cinq ans il devint colonel. Mais ces cinq années si courtes , eu égard à leurs résultats apparens , ces cinq années remplies par les travaux, par les dangers, par la gloire, par la bienfaisance même, car Gustave était riche, et pourrait-on trouver ailleurs

autant d'infortunés à secourir que sur les champs de bataille et dans les campagnes ravagées par la guerre ?.... Ces cinq années, qu'elles parurent longues au malheureux dont sans doute on enviait le sort honorable et brillant ! Gustave avait obtenu le résultat sur lequel il avait compté, c'est-à-dire la force de supporter la vie et de remplir les devoirs qui y sont attachés ; les fatigues de son état ne pouvaient guérir la blessure dont son cœur était déchiré, mais elles en engourdissaient la douleur, et c'était à l'impossibilité de penser beaucoup à lui-même qu'il devait son salut. Cependant, le chagrin reprenait quelquefois son empire ; dans les momens de repos où la plupart des hommes s'occupent avec complaisance de leurs souvenirs et de leurs projets,

les réflexions de Gustave se portaient naturellement sur les circonstances fatales qui avaient empoisonné sa jeunesse et promettaient à son âge mûr un égal tourment. Le temps n'ôtait rien à l'amertume de ses regrets, et jamais on ne le voyait plus sombre que dans ces jours destinés à réparer les forces d'une armée, où les militaires se livrent avec ardeur à des plaisirs dont ils sont habituellement privés. Gustave n'en cherchait pas, la source des plaisirs était tarie pour lui ; ses amis, ses compagnons, étonnés d'une gravité si peu naturelle à son âge, avaient d'abord inutilement tenté d'en pénétrer la cause ; mais, quand ils connurent mieux le caractère de Gustave, ils comprirent que son secret devait être douloureux plutôt que ridicule, et lui épargnèrent

les questions d'une importune curiosité.

En entretenant un commerce de lettres avec la parente de madame de P***, dont il a été question, Gustave s'était ménagé la facilité d'avoir des nouvelles de Laure, si l'on en recevait à Paris ; mais ni cette dame, ni Valmore, ni personne de ceux qui avaient connu la comtesse et sa fille n'avaient pu recueillir aucun indice de ce qu'elles étaient devenues, et les années en s'écoulant ne faisaient qu'ajouter aux justes inquiétudes qu'on avait conçues sur leur sort. Plusieurs fois Gustave se crut au moment de retrouver leurs traces, lorsqu'en pénétrant avec l'armée dans le pays ennemi, il entendait parler de familles françaises récemment parties des lieux où il arrivait, ou de dames dont

le nom et la patrie semblaient être un mystère ; mais ses recherches furent toujours infructueuses, et, quand un peu d'espoir avait pendant quelque jours fait battre son cœur avec plus de vivacité et rendu à ses regards et à son teint quelque chose de l'éclat et de la sérénité du bonheur, il expiait ce bien passager par de nouveaux regrets ; la douleur semblait ressaisir sa proie avec une opiniâtreté d'autant plus cruelle qu'elle avait manqué lui échapper.

Gustave, colonel avant trente-trois ans, paraissait devoir pousser loin sa carrière militaire : le terme en était marqué par cette puissance inflexible dans ses arrêts comme impénétrable dans ses desseins, qui préside aux événemens de la vie humaine. A la journée

du Tagliamento, Gustave se conduisit avec sa bravoure accoutumée, mais le sort des combats cessa de lui être favorable ; atteint de plusieurs blessures mortelles, il tomba sans connaissance sur le champ de bataille. Une couple d'heures auraient probablement terminé sa vie sans les secours pressés d'un chirurgien distingué par son talent et que l'estime et l'amitié attachaient au colonel Laverderie ; il le fit transporter avec des précautions particulières à Udine, où il fut logé chez l'une des dames les plus considérables de la ville. Il avait reçu deux balles dans la poitrine, un coup de sabre à la tête et un autre qui lui avait fracassé les doigts de la main gauche ; sa faiblesse était extrême, il y avait peu d'espoir de le sauver. Cependant, grâce sans

doute aux soins assidus dont il était l'objet, vers la fin du troisième jour il fut en état d'adresser quelques mots de reconnaissance à M. Granval (c'était le nom du chirurgien), et, voyant à sa contenance attendrie qu'il craignait que son art ne fût sans effet : « Ah ! ne me » plaignez pas, lui dit-il.... La mort ne » sera pour moi que la fin du malheur. » — Vous ne songez pas, répondit l'officier de santé, aux regrets que vous » laisseriez après vous. » Et, considérant le repos du corps et de l'esprit comme le moyen de guérison le plus efficace pour un blessé, il l'exhorta à prendre courage et à se tenir tranquille. » Comme vous voudrez, dit Gustave ; » mais apprenez-moi du moins l'évènement de la bataille. » M. Granval s'assit auprès du lit de Gustave, et se mit à

lui donner quelques détails sur les nouveaux triomphes des Français et de leur général.

L'appartement était au rez-de-chaussée et donnait sur un vaste jardin ; il y avait une fenêtre ouverte dont on avait baissé la jalousie et les rideaux , afin qu'un jour trop vif n'incommodât pas le blessé , mais le vent léger du soir les soulevait de temps en temps et laissait rapidement apercevoir le beau ciel de l'Italie et sa nature précoce déjà parée de fleurs et de verdure. Comme toutes les âmes pures et sensibles, Gustave aimait ces sortes d'aspects, et, tout en écoutant attentivement le récit de son ami dont le dos était tourné vers la fenêtre, il suivait de l'œil les mouvemens des rideaux et de la jalousie ; la nature lui semblait alors d'autant plus

touchante qu'il croyait ne devoir plus en jouir autrement. Tout à coup il jette un cri ; M. Granval s'interrompt et se lève. « C'est elle ! dit Gustave. Je l'ai » vue ! » Granval, surpris, regarde autour de lui ; il n'y avait personne dans la chambre , on ne pouvait rien voir au dehors : « Vous l'avez vue ! dit-il. — Ah ! » reprit Gustave, mon cœur n'aurait pu » s'y méprendre ! Ses traits chéris n'ont » jamais cessé d'être présents à ma mémoire !.... » Il parlait avec feu , son visage s'était coloré subitement, il paraissait chercher à se lever ; le docteur consterné crut qu'il tombait dans le délire, et, lui prenant la main : « Mon cher » ami, dit-il, je vous en prie ! soyez plus » calme.... — Etre calme, s'écria Gustave , quand je viens d'apprendre » qu'elle existe encore, qu'elle est près

» de moi ! Quand je viens de l'aperce-
» voir après tant d'années d'absence !
» Je veux lui parler avant de mourir !
» Mais je suis trop faible.... Granval, si
» vous avez quelque'affection pour moi si
» vous m'avez rendu, si vous me ren-
» dez encore les soins d'un ami dévoué,
» ne me refusez pas un dernier service
» auquel j'attache mille fois plus de
» prix qu'à tous les autres ! Allez la cher-
» cher, amenez-la près de moi ! dans
» l'état où je suis, pourrait-elle me re-
» fuser cette légère faveur ?.... »

Il y avait dans ce discours plus de suite que n'en ont ordinairement ceux d'un malade en délire ; M. Granval ne savait plus que penser. « Je suis tout
» prêt à vous obliger, dit-il ; mais je ne
» comprends pas de qui vous parlez,
» et comment vous avez pu voir tout à

» l'heure quelqu'un d'autre que moi. »
Alors Gustave lui expliqua que, tandis qu'il l'écoutait, le vent avait entre ouvert le rideau et qu'il avait vu passer sous la fenêtre une jeune française, Laure de P***, émigrée depuis plusieurs années; que son absence et l'ignorance totale de ce qu'elle était devenue l'avaient livré depuis lors au regret et à l'inquiétude, et que maintenant il ne formait plus d'autre vœu que de l'entretenir encore une fois et de lui dire que son amour le suivrait jusqu'au tombeau. Son ami regarda par la fenêtre et ne vit plus personne dans le jardin. « Était-elle seule? demanda-t-il à » Gustave. — Je crois qu'elle tenait un » enfant par la main. — Ne serait-ce pas » la marquise de Santa-Croce, que vous » avez vue? elle a de la ressemblance,

» peut-être.... — Qu'est-ce que la mar-
» quise de Santa-Croce , dit Gustave
» troublé; comment est-elle? — C'est la
» maîtresse de cette maison ; une veuve
» d'environ quarante ans, fort belle en-
» core.... — Oh! Laure est beaucoup
» plus jeune!.... Et si vous la connais-
» siez, mon cher Granval, vous ne
» croiriez pas qu'on puisse prendre
» une autre pour elle. Mais n'y a-t-il
» que cette dame dans la maison? — Je
» ne sais pas, je vais m'en informer. »

Granval sortit et revint au bout de quelques minutes. Il venait d'apprendre des gens de la marquise qu'elle avait auprès d'elle, en qualité d'institutrice de ses enfans, une demoiselle suisse qu'elle aimait avec une tendresse presque maternelle, que cette demoiselle

était belle et bonne comme un ange, et qu'elle s'appelait Laure Brucneler.

Que ce nom de Laure retentit délicieusement aux oreilles de Gustave ! Il ne douta pas qu'il ne fût question de sa Laure tant aimée, malgré ce nom de famille qu'il ne connaissait pas, et qui n'était sans doute qu'une précaution toute simple au moment de l'invasion des Français. Ravi d'apprendre qu'elle était encore demoiselle, d'être complètement soulagé des sensations désagréables qu'il avait éprouvées en supposant un moment qu'elle pouvait être transformée en marquise de Santa-Croce, et en réfléchissant ensuite à cette circonstance de l'enfant qu'elle conduisait avec elle, il osait à peine s'avouer ces mouvemens de jalousie et le plaisir

d'en être débarrassé ; il trouvait tout cela trop faible et trop ridicule , car un redoublement de malaise et d'agitation lui persuadait plus que jamais que sa mort n'était pas éloignée. Cependant quel amant n'eût pas senti la même chose à sa place ? Qui cesse de se croire intéressé dans les événemens avant d'avoir perdu la faculté d'y penser ? Qui n'exhala pas sa dernière espérance avec son dernier soupir ?....

Gustave dit à M. Granval que Laure Brucheler devait être Laure de P***, et le supplia de nouveau de lui procurer l'entrevue qu'il désirait. Le docteur aurait bien voulu la remettre jusqu'au lendemain ; il craignait que l'émotion n'en fût fatale à Gustave ; mais il lui parut d'un autre côté si peu capable d'attendre tranquillement, qu'après lui

avoir fait donner une potion calmante, il alla trouver immédiatement madame de Santa-Croce qu'il connaissait un peu pour lui avoir demandé différentes choses que réclamait l'état du blessé.

Elle était avec ses enfans et leur gouvernante; en remarquant la grâce, la beauté de cette dernière, et l'accent pur et séduisant avec lequel elle prononça quelques mots dictés par l'usage, Granval ne douta plus qu'elle ne fût la jeune française que Gustave aimait avec tant d'enthousiasme, et c'était elle en effet. Il désirait vivement s'acquitter au mieux de la mission dont son ami l'avait chargé; réfléchissant que la jeune personne, ou même la marquise, pourraient trouver des objections à cette visite à faire à un officier que ses blessures retenaient au lit et que Laure

peut-être n'aimait plus, ou n'avait jamais aimé, il imagina de dire à ces dames que le colonel avait cru reconnaître en Laure une personne de sa famille pour laquelle il avait beaucoup d'affection; il leur exprima le désir de Gustave, et y ajouta ses propres instances, en disant qu'il était fort à craindre que le colonel ne revînt pas à la santé. « Comment se nomme-t-il? » demanda Laure très-émue. Et Granval, pour ne pas manquer l'effet de son stratagème, dit que le colonel se faisait appeler Bernard, mais qu'on croyait assez généralement qu'il avait droit à porter un nom plus illustre. « Je vous » drais le voir de suite, dit Laure en » regardant la marquise. — Sans doute, » ma chère, répondit-elle en se levant; » venez avec moi, il faut donner cette » consolation à ce pauvre blessé.... »

Mille idées se croisaient dans la tête de Laure. Elle avait cru d'abord qu'il était question d'Eugène de Valmore, mais elle ne connaissait aucune raison qui pût obliger son cousin à cacher son nom; elle pensait aussi à Gustave : la même objection se présentait à son égard, et d'ailleurs elle ignorait absolument qu'il fût militaire; quelques autres personnes lui vinrent encore à l'esprit, ainsi que la supposition qu'elle ne trouverait qu'un inconnu qui s'appellerait effectivement Bernard; dans tous les cas, elle savait qu'elle allait voir un homme souffrant, en danger de mourir; cette pensée avait déjà de quoi l'affecter péniblement, et ce fut avec cette espèce de terreur qui s'empare quelquefois des personnes sensibles à l'approche d'un événement fait pour les émouvoir que, tremblante et

la vue baissée , elle entra dans la chambre de Gustave.

Qu'on se figure le muet saisissement avec lequel Gustave la regardait s'avancer vers son lit ! Le coup d'œil avide dont il embrassait à la fois ses traits, sa taille, sa démarche, ses petits pieds, ses jolies mains, les habits noirs dont elle était vêtue, sa physionomie qui portait l'empreinte de la mélancolie, ses yeux baissés qu'il brûlait de voir se lever sur lui !.... Ils se levèrent enfin, et, malgré l'état où se trouvait Gustave, Laure le reconnut à l'instant ; une vive rougeur parut sur son visage, mais elle pâlit aussitôt ; ses genoux fléchirent, et madame de Santa-Croce, qui lui avait donné le bras jusque-là, la posa complètement évanouie sur le lit de Gustave.

Tandis que la marquise la desserre et que le chirurgien lui frotte les tempes d'une eau spiritueuse, Gustave, oubliant sa faiblesse et ses blessures, se redresse sur son séant, la fixe avec des yeux égarés par la crainte et par l'espérance, et les minutes lui semblent des heures. En revenant à elle, Laure tourne la tête vers Gustave transporté qui saisit sa main et s'écrie : « Ah ! Laure ! est-il bien vrai ? M'aimez-vous ? » Un regard de Laure fut sa réponse. « O bonheur ! » dit Gustave en pressant la main qu'il tenait... Puis, jetant un coup d'œil sur la robe de Laure : « Et.... vous êtes maîtresse de vous-même ? ajouta-t-il. — Il est vrai, dit Laure en soupirant, ma mère n'est plus.... et périsent à jamais les préjugés barbares qui peuvent faire d'une mère tendre

» et chérie un obstacle au bonheur de
» ses enfans ! » Gustave aussi soupira.
« Mais vous, dit Laure, n'avez-vous pas
» changé pour moi ? Dois-je croire que
» pendant une si longue séparation.... ? »
Gustave plaça vivement la main de
Laure sur son cœur : « Pas un seul ins-
» tant, dit-il, ce cœur n'a cessé de bat-
» tre pour toi, d'appeler de ses vœux le
» jour fortuné qui luit enfin pour nous...
» Ah ! malheureux, que dis-je ? conti-
» nua-t-il eu retombant en arrière, et
» laissant aller la main de Laure.... Je
» n'étais pas né pour le bonheur ! Faut-
» il vous retrouver quand la mort.... »
Il était pâle et respirait à peine. Quoi-
que prévenue sur le danger de son état,
Laure n'y avait plus pensé dans la sur-
prise et la joie d'une réunion si long-
temps désirée ; maintenant frappée de

terreur, elle regarde Granval d'un air suppliant, comme mettant en lui sa dernière espérance. Granval reprit alors son rôle de docteur, interrompu par la scène touchante qui avait absorbé l'attention de tout le monde ; il tâcha de rassurer Laure en lui disant que l'épuisement du colonel ne serait que momentané, qu'il espérait sa guérison des heureuses circonstances qui devaient à présent lui faire aimer la vie, et il enjoignit en même temps à Gustave d'observer le repos et le silence le plus absolu jusqu'au jour suivant au moins. Laure se leva pour s'en aller, et la marquise s'approchant de Gustave, lui promit de la lui ramener le lendemain. « Ah ! madame, dit Gustave, comment vous exprimer ma reconnaissance ? — En vous taisant ,

» dit-elle, et en vous occupant de votre
» santé; songez que le bonheur de Laure
» en dépend! »

Gustave resté seul avec sa garde, ne tarda pas à s'endormir profondément, et son ami le trouva sans fièvre quand il vint le voir le lendemain matin. Dès ce moment, le danger s'éloigna toujours davantage, mais la convalescence fut longue, et demanda de grands ménagemens. Tant qu'il ne fut pas permis à Gustave de sortir de sa chambre, Laure y vint accompagnée de la marquise; cette dame avait obtenu la confiance de Laure et la méritait à tous égards; ce fut en sa présence qu'elle instruisit Gustave de ce qui lui était arrivé depuis son émigration, qu'elle lui raconta comment sa mère et elle, après avoir erré de pays en pays au milieu

d'embarras et de tracasseries de toute espèce, se trouvant enfin sans protection, sans ressources et sans moyens de communication avec les personnes de leur famille rentrées en France, s'étaient décidées à s'établir dans une ville de la Suisse, sous un nom supposé. Là, pour subvenir aux frais de leur existence, Laure donnait des leçons de musique et de langue française, la comtesse s'occupait de quelques ouvrages de broderie; mais moins jeune et moins courageuse que sa fille, se reprochant d'ailleurs peut-être intérieurement de l'avoir placée dans une si misérable situation, le chagrin s'empara de la comtesse, et la fit succomber à une maladie peu dangereuse par elle-même, qui ne l'aurait sans doute pas atteinte, si ses forces n'avaient été déjà presque abat-

tues. Au milieu de ses regrets, Laure sentit bientôt l'embarras de sa position : à vingt-cinq ans, belle et timide, comment rester toute seule en pays étranger ? Son cœur la rappelait dans sa patrie, mais les routes étaient obstruées par des armées, il y avait des démarches à faire auprès du gouvernement républicain pour qu'il fût possible de revenir en France sans danger, et Laure n'avait pas même de quoi payer son voyage. Dans ces circonstances, elle accepta la protection de la marquise de Santa-Croce, qui se trouvait alors en Suisse, et qui, touchée des malheurs et du mérite de l'intéressante orpheline, lui offrit de l'emmener à Udine et de la charger de l'éducation de ses enfans. Depuis dix mois, Laure attendait dans cette maison la paix où l'entière conquête du

pays par les Français, pour recevoir des nouvelles de ses parens et de ses amis, et concerter peut-être avec eux son retour à Paris, lorsque le hasard y amena Gustave presque mourant, lorsque tant d'événemens divers et funestes, pour la plupart, servirent enfin à réunir deux êtres qui ne pouvaient jouir l'un sans l'autre du bonheur qu'ils méritaient si bien ! Ce fut également en présence de sa protectrice que Laure consentit à donner sa main à Gustave, dès qu'il serait remis de ses blessures, qu'on aurait rempli les formalités qui devaient permettre à Laure de reprendre son nom pour devenir l'épouse d'un colonel français. Madame de Santa-Croce voulut que le mariage se fît chez elle, et les deux amans, heureux déjà, l'étaient davantage en espérance.

Cependant Gustave attendait impatiemment l'occasion de faire à Laure quelques questions que la délicatesse l'empêchait de lui adresser devant un tiers ; ce fut avec un trouble bien doux que , faible encore et le bras en écharpe , il la conduisit pour la première fois au jardin. Là , s'étant assis auprès d'elle sur un banc de gazon et promenant ses regards sur la pelouse fleurie , le ruisseau limpide , les bosquets odorans et la voûte azurée des cieux , puis les arrêtant sur son amante , qui lui paraissait mille fois plus belle que toutes les beautés naturelles dont il était entouré , il ne trouvait plus de mots pour dire ce qu'il sentait ; toutes ses peines étaient effacées ; ce moment et l'avenir qu'il commençait lui semblaient à peine achetés par tant d'an-

nées passées dans la douleur, et des sentimens confus de reconnaissance ajoutaient encore à la pure ivresse que son cœur oppressé n'exprimait que par des soupirs. Enfin, pressant Laure contre sa poitrine. « Mon amie est-elle heureuse aussi? dit-il. — Ah! je commence à vivre », répondit-elle d'une voix émue et plus douce encore qu'à l'ordinaire. — « Tu commences à vivre!... O paroles délicieuses, puisses-tu m'en adresser souvent de semblables!... Et qu'ai-je fait pour obtenir tant de bonheur? Pourquoi ton cœur m'a-t-il choisi pour m'accorder une préférence dont je suis si peu digne? — Que dites-vous, s'écria Laure. Vous seul peut-être ignorez tout ce qui vous élève au-dessus du commun des hommes.... Et cependant j'avoue

que je me laissai toucher plus encore
par votre amour que par votre mé-
rite. — Par mon amour ! je ne t'en
parlais jamais, je le cachais à tous les
yeux, comment pouvais-tu le con-
naître ? — Croyez-vous donc, dit
Laure en souriant, que ce soient les
grands discours qui prouvent les
grandes passions ? Je ne pouvais me
méprendre à l'expression de vos yeux,
au son de votre voix, à ce que vous
disiez, à votre silence, à mille petites
circonstances qui, toutes, servaient à
me dévoiler le secret que vous ima-
giniez renfermer dans le fond de votre
âme ; vos efforts même pour le ca-
cher ne m'échappaient pas et me
prouvaient encore mieux que tout le
reste combien vous m'aimiez, puis-
que je vous voyais préférer mon repos

vosre satisfaction personnelle.....
h bien ! en m'enivrant chaque jour
u bonheur d'inspirer à l'homme que
'estimais le plus un attachement si
énéreux et si passionné, je crus long-
emps n'y répondre que par de l'ami-
'é, et je trouvais à l'amitié des char-
mes inconnus jusqu'alors ; mais Val-
ore, en me recherchant en mariage,
'éclaira tout-à-fait sur mes véritables
ntimens. Je m'aperçus alors que ni
désir de contenter ma mère, ni les
nsidérations raisonnables qui de-
ient me porter à nous assurer à
utes deux un avenir plus tranquille
pourraient plus me décider à me
nner à un autre qu'à vous ; que
us seul régneriez à jamais sur mon
ur.... — Chère Laure!..... Et ta
ère ne devina-t-elle pas pourquoi

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

» l

» l

» l

»

» f

»

tu refusais les offres d'Eugène ? —

h ! oui , et je fus même sur le point
'en convenir avec elle. Presque heu-
euse de votre amour, de mes nou-
elles émotions et des rapports que
a société nous permettait, comptant
'ailleurs sur ma déférence envers ma
ère, je n'avais point à rougir, et ne
ensais pas devoir craindre ; mais
a mère me dit : Vous ne reverrez
lus M. Laverderie. Et ces paroles
erribles retinrent l'aveu prêt à m'é-
happer. Votre présence était pour
oi plus que la vie, et vous me pa-
aissiez dans les mêmes dispositions
mon égard ; comment aurais-je eu
courage barbare de dicter moi-
ême l'arrêt de notre séparation ? Je
rçai ma bouche au mensonge ; j'a-
ais perdu ma sécurité, mais du

» moins, en niant ce qui se passait
» dans mon cœur, j'en fis douter ma
» mère, et je reculai de quelques mois
» l'époque d'isolement et d'inquiétude
» à laquelle je ne comprends plus bien
» que j'aie résisté pendant six ans. —
» Ah! dit Gustave, il n'est pas possible
» que tu en aies souffert autant que
» moi! — Vous croyez! reprit Laure
» avec un regard plein de tendresse et
» de reconnaissance.... Il est vrai que
» j'éprouvais une sorte de décourage-
» ment qui me tenait lieu de résigna-
» tion; doutant de votre constance, et
» presque certaine d'être toujours mal-
» heureuse, ce qui me tourmentait le
» plus était la lenteur avec laquelle le
» temps emportait les jours de ma jeu-
» nesse; la fin de chaque année me
» semblait un bienfait de la Nature,

» qui me faisait avancer vers la mort,
» ou peut-être vers le terme heureux de
» mes peines et de mes incertitudes,
» car il m'arrivait quelquefois aussi de
» me laisser aller à l'espérance. Alors,
» je calculais toutes les chances qui
» pouvaient nous réunir, mon imagi-
» nation disposait des événemens, je
» vous revoyais fidèle, je croyais déjà
» vous entendre et vous parler, et c'é-
» tait peut-être à mes rares instans d'il-
» lusion que je devais la force de sup-
» porter ma mélancolie habituelle. —
» Pauvre Laure ! douce amie ! dit Gus-
» tave en la pressant de nouveau sur son
» sein ; non, certainement, je ne méri-
» tais pas de t'occuper si long-temps, de
« te causer tant de chagrins ! Mais toutes
» les heures de ma vie seront employées
» désormais à en effacer le souvenir,

» et, si le sort ne se joue pas de moi
» maux avec une impitoyable cruauté,
» tu ne trouveras plus qu'une source
» de bonheur dans ton amour pour
» moi! »

La santé de Gustave se rétablit parfaitement, mais ceux de ses doigts, qui avaient été brisés par un coup de sabre, ne prirent pas assez de force et de souplesse pour lui servir encore à conduire un cheval ou à manier une épée. Cette circonstance et la paix qui se préparait alors lui permettant de se retirer du service sans aucun déshonneur, même apparent, il demanda son congé, et Laure n'eut plus à craindre pour lui des dangers dont l'idée seule avait quelquefois bouleversé tout son être depuis qu'elle osait reposer ses pensées sur l'avenir. Enfin arriva le jour

qui fixa leurs destinées et les rendit heureux autant que le comporte la condition humaine. Gustave regrettait son père et sa mère; il aurait voulu qu'ils fussent témoins de sa félicité, certain qu'ils en auraient joui presque autant que lui; mais, instruit par l'expérience et la réflexion, il ne croyait plus qu'il fut donné à l'homme de posséder à la fois tous les biens que sa vaste imagination conçoit et desire, et, mari de sa tendre et charmante Laure, sans oublier ses parens, il se résigna doucement aux lois éternelles de la nature qui les lui avaient enlevés.

En quittant l'Italie et l'armée pour aller s'établir dans leur maison de campagne aux environs de Bordeaux, Gustave et Laure emportèrent le souvenir

de ce qu'ils devaient à la marquise de Santa-Croce et surtout à leur ami Granval, qui, après avoir sauvé la vie à Gustave sur le champ de bataille, la lui avait presque donnée une seconde fois en lui procurant la visite de son amante; Gustave eut par la suite le bonheur de pouvoir lui rendre des services importants, mais il ne crut jamais s'être acquitté pleinement envers lui.

Dans l'année qui suivit le mariage de Laure et de Gustave, Eugène de Valmore profita de la paix continentale pour venir, après une longue privation, se livrer avec eux aux doux épanchemens de la confiance et de l'amitié; c'était aussi là que l'attendait l'amour qu'il commençait à désespérer de rencontrer une seconde fois et dont la galanterie ne le dédommageait pas.

Il le trouva dans les yeux d'une cousine de Gustave, qui, mariée au sortir de l'enfance à un vieux conseiller du parlement de Bordeaux, était veuve depuis sept ans, quoiqu'elle n'en eût que vingt-quatre. Valmore n'avait jamais imaginé que la belle qu'il cherchait aurait l'accent très-prononcé des bords de la Garonne, ni qu'il ne serait pas son premier époux; mais l'aimable veuve était bonne, sensible, ingénue, elle aima Valmore, et ce fut à ces caractères essentiels qu'il la reconnut pour l'objet qui devait fixer ses affections. Il fut bientôt au comble de ses vœux en l'épousant, car tous deux n'avaient déjà plus le courage de se séparer pour long-temps, et Valmore était obligé de retourner à son poste. Sa femme prit l'habitude de le suivre

dans ses campagnes ; la gloire dont il se couvrait et les honneurs qui en étaient la récompense la consolait un peu des inquiétudes qu'elle éprouvait à son sujet, c'était-là son plus grand chagrin.

Pour Laure et son mari, presque exclusivement occupés de veiller au bonheur l'un de l'autre et d'élever leurs jolis enfans ; quelques peines les atteignaient encore , mais leur amour mutuel en fut toujours une ample compensation.



FIN.

En vente chez les mêmes Libraires :

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, par
M. le Comte de LAS CASES. Nouvelle édition,
ornée de Portraits gravés sur acier ; Plans, Vues
et *Fac simile*.

20 **VOL. IN-18, A 75 C. LE VOL.**

CONTES AUX ENFANS DU PEUPLE,
par A. VIOLLET. 2 vol. in-18, ornés de vignettes
dessinées par H. Monnier, et gravées sur bois
par Thompson.

PRIX : 2 FR. 50 C.

